

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Les visages de la vie*, tome 3, Bruges : St. Catherine Press, 1911.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

## Sommaire :

Chanson . . . . .	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
Entrée de Masques . . . . .	EDMOND JALOUX
D'un Cahier . . . . .	CHARLES MARGUERITE
<i>Une page et un conte.</i> . . . .	L'IMAGIER
Dialogue . . . . .	CHARLES DULAIT
A travers Messine en Ruines	EUGÈNE MONTFORT
<i>Poèmes</i> : White Roses; Black Diamond Express; Sunday Afternoon; February . . . . .	HENRY VANDEPUTTE
Les Jours de Servitude . . . . .	HENRI GUILBEAUX
<i>Littérature :</i>	
Manifeste . . . . .	M <sup>me</sup> PRIPOLLOTTE
Le Banquet Paul Fort. . . . .	CROSSOPTYLON
<i>Notes :</i>	
La « Jeune Belgique » de Bernis- sart; — Un livre de M. Albert Giraud; — Curieux Sabotages; — M <sup>lle</sup> Grégoire; — Le Conservateur des Canons Krupp; — « Sculpteur de Masques » et « Carnaval des Enfants »; — Un article de la Re- vue Hebdomadaire . . . . .	LE NAIN GRAS

**BUREAU**

Ch. Roberfroid, 144, rue Artan, Bruxelles

# Les Visages de la Vie

Revue de littérature française

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations de Langue étrangère : 10 francs

---

Edition de luxe à tirage restreint

sur papier de Hollande Van Gelder : 100 francs

---

Cette revue, ouverte à tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueille, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE.

C'est pourquoi chacun de ses rédacteurs doit n'être considéré que comme responsable de ses seules œuvres; nulle solidarité ne les lie entre eux; ils n'ont d'autre principe commun que le respect de la langue française.

Enfin, de ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nés il y a vingt, quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse.

Les livraisons de la revue comprennent une partie anthologique de proses et de vers, pour le choix desquels il est pris garde à ce que, dans une forme littéraire, ils rejoignent la vie avec poésie, conformément au titre de la publication. Dans une rubrique spéciale « *Littérature* » sont réunies les productions à préoccupations exclusivement littéraires. Une série de notes objectives ou humoristiques complète chaque fascicule.

*La correspondance (rédaction, revues, livres, abonnements, etc.) est adressée au Secrétaire de la Revue, M<sup>me</sup> Charles Dulait, avenue Bel Air, 80, Uccle (Bruxelles).*

**La revue ne publie que de l'inédit.**

# LES VISAGES DE LA VIE

# Les Visages de la Vie

Revue de littérature française

---

Abonnements pour la Belgique, la France et la Suisse : 6 francs

Pour les Nations de Langue étrangère : 10 francs

---

Edition de luxe à tirage restreint

sur papier de Hollande Van Gelder : 100 francs

---

Cette revue, ouverte à tous les talents, sans distinction de renom, d'âge ou de doctrine, se reconnaît pour principal devoir d'aider au succès de toute hardiesse sincère, de toute innovation vraiment originale. Elle accueille, même lorsque contradictoires, toutes les théories défendues de bonne foi et dans une forme digne de la tenue littéraire habituelle des VISAGES DE LA VIE. De ce qu'elle se proclame *revue d'avant-garde*, la revue, évidemment, ne veut pas faire conclure à un groupement d'adolescents, mais de tous ceux qui, nés il y a vingt, quarante ou soixante ans, montrent dans leurs écrits cette indépendance de pensée et cette foi dans l'art, qui, bien sûr, ne sont pas exclusives à la jeunesse. Les livraisons de la revue comprennent une partie anthologique de proses et de vers, pour le choix desquels il est pris garde à ce que, dans une forme littéraire, ils rejoignent la vie avec poésie, conformément au titre de la publication. Dans une rubrique spéciale « *Littérature* » sont réunies les productions à préoccupations exclusivement littéraires. Une série de notes objectives ou humoristiques complète chaque fascicule.

**La revue ne publie que de l'inédit.**

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

*Je soussigné* .....

*demeurant* .....

*désire m'abonner pour un an (six numéros) à la revue Les*  
**Visages de la Vie; édition** ... *ordinaire* ... *de luxe*

(biffer ce qu'on ne désire pas).

SIGNATURE :

Bulletin à renvoyer, accompagné d'un mandat-postal, au Secrétaire de la revue, M<sup>me</sup> Charles Dulait, 80, avenue Bel Air, Uccle (Bruxelles).





# LES VISAGES DE LA VIE

---

TOME III

---

**BUREAU**  
IMPRIMERIE CH. ROBERFROID, BRUXELLES  
RUE ARTAN, 144  
1911



# CHANSON

par

**Francis Vielé-Griffin**

*C'est un peu de joie — mon amour —  
Mirée de tes yeux en les miens :  
Une larme tiède la noie  
Et l'efface — il n'en reste rien.*

*C'est un peu de miel — mon amour —  
Que ma lèvre a pris à ta bouche  
Et le vent du large, farouche,  
Y a mêlé un goût de sel.*

*C'est la fleur d'orgueil — mon amour —  
Que tes doigts m'ont tendue, que j'ai prise;  
Fe la lève! et que la cueille,  
Si la brise ne l'ose, la bise!*

—

## ENTRÉE DE MASQUES

**D**ANS l'immense palais naguère encore désert, c'est nuit de fête. Dès le seuil du parc, des lanternes vénitiennes indiquent leur chemin aux carosses. Entre les arbres, des cordons de feux tracent un lumineux filet où, parfois, des chauves-souris viennent se prendre, hagardes. Des hommes courent, portant des torches, des chiens aboient. Le grand escalier de marbre, dont les rampes et les balustrades se reflètent dans un bassin, luit comme une chair féminine, et la foule se presse sur la terrasse, qui conduit aux salons par plusieurs portes en arcade.

Les masques viennent à peine d'arriver, et déjà, ils dansent et crient. Il y a des Maures, des Indiens, des Nègres, des Chinois, des Pierrots, des bouffons, des rois et des dieux. Et autour d'eux s'éploie, se mêle et bruit tout un vol de dominos, verts, bleus, orangés, mauves, roses, blancs, noirs, quelques-uns couverts de broderies, étoilés de pierres précieuses ou pailletés d'or et d'argent. Au fond

des capuchons, sous les lours de velours, des bouches rient et des yeux s'animent. On voit des grappes de cheveux s'échapper à demi des bandeaux de soie ou des couronnes de fruits qui les coiffent, et s'agiter en cadence, dépassant les jupes, des jambes fines, des jambes grasses...

C'est vraiment une belle fête. Chacun tourne, bondit, enlace sa danseuse, appelle le plaisir. Ailleurs, on mange, on boit, le vin colore les coupes; sur de vastes plats, défilent les cuirasses rouges des langoustes et les éventails dorés des paons. La joie règne, la joie, vous dis-je ! La vie n'est plus qu'une chose changeante et bariolée, une ivresse que l'on absorbe au passage, sans hier et sans lendemain, pleine comme un baiser sur la bouche, fragile comme un cristal de Venise ! C'est une statue de neige fondante, vue à travers l'irisation d'un jet d'eau, qui a les parfums d'un jardin de violettes et la tendresse d'un regard d'enfant. On tourne autour d'elle et on la caresse, — embrassez la belle que vous voudrez ! — et l'on se bouscule, et l'on se hâte, car tantôt il ne restera d'elle que le rayonnement d'un beau souvenir !

Maintenant une valse gigantesque, de salle en salle, déroule ses anneaux multicolores. C'est une trombe qui passe, où l'on distingue,

dans un tourbillon, une barbe de dentelle qui se déchire sur une bouche fardée, un domino qui s'écarte sur une épaule nue, un capuchon qui retombe, une rose qui s'effeuille, une main qui se crispe sur un poignet, un bout d'étoffe qui voltige... On dirait que du plus beau coloriste du monde la palette s'est mise en branle et que ces couleurs dansent et sautent, animées par un magicien !

Et l'on entend, au passage, des conversations qui se croisent, on distingue, de loin en loin, une phrase entière dont on ne connaîtra jamais la réponse. « Pourquoi m'as-tu quittée, Jacques, dit une Sémiramis, constellée de bijoux, à l'Arlequin avec qui elle danse. J'aurais pu te pardonner de me préférer une autre femme, mais pas celle-là !... » — « Quand je suis rentrée à l'aube, murmure une voix douce, sous le carton blanc d'un masque de Venise, il était déjà blême et glacé... C'était notre fils, François, notre fils... et c'est nous qui l'avons tué !... » — « Oui, j'ai joué souvent avec les femmes. Pourquoi l'ai-je fait ? On ne devrait pas s'amuser avec un nid de vipères, on ne met pas des cobras dans son lit !... » Une toute petite personne blonde, cachée sous un domino rose, dit à un homme à la figure douloureuse, qui porte une robe de doge : « Non, je ne vous ai jamais aimé !... Je vous ai toujours menti,

menti. Pourquoi m'avez-vous crue ? Vous n'étiez qu'un jouet dans mes mains, et j'ai tiré les ficelles qui vous faisaient mouvoir jusqu'à ce qu'elles cassent ! »

Les violons raclent plus fiévreusement les cordes, la valse s'exaspère. Une sorte de folie gagne les corps, le vertige du plaisir augmente d'intensité... Et voici ce que l'on entend encore, à mesure que les couples défilent : « Je n'ai plus que la mort devant moi, la mort à laquelle vous me contraignez... » — « Ecoute, tu n'auras qu'à mettre chaque soir dans son verre une goutte de cette fiole. Cela suffira... » — « Oui, j'ai été abandonnée de tous, humiliée, meurtrie, souillée. Qu'importe !. Je marche maintenant la tête haute. J'ai mon déshonneur à défendre!... » — « J'ai confiance en Dieu, mon enfant, j'ai peu à attendre des hommes, mais beaucoup de lui ! Je suis tranquille, il me fera bien du mal encore. N'est-ce pas son plaisir?... » — « Oui, je pars demain. Tout est fini. Je suis ruiné, perdu, honteux. Adieu pour toujours, ma bien aimée ! » — « Ah ! serre-moi plus fort ! Tournons ! Tournons ! Défends-moi, Camille ! Ne sens-tu pas, mon amour, que je vais recommencer de me souvenir, quand j'ai tant à oublier ? »

Est-ce un violon qui a poussé cette sorte

de rôle ? Ou la gorge d'une femme ? Qu'importe ! Ce n'est rien qu'une souffrance qui passe ! N'est-ce pas le triomphe de la joie, cette nuit, beaucoup de corps ne vont-ils pas épuiser ensemble le plaisir, tous ces dominos ne seront-ils pas jetés au vent pour que les membres nus s'étreignent ? Est-ce que chacun ici n'est pas heureux, — heureux à en pleurer ? car maintenant j'entends bien des pleurs...

Le tumulte de la valse folle se répercute toujours de salle en salle. Sur la terrasse et dans le parc, les couples se répandent aux lumières des girandoles. Les dominos tournent sans fin. C'est une multicolore queue de paon qui s'étale, c'est une mer cyth r enne qui lance en même temps mille vagues bruissantes, c'est un feu d'artifices d'étoffes. Des amants s'enlacent, mais les baisers s'achèvent en morsures, et les dents tout-à-coup paraissent entre les lèvres, comme elles paraîtront un jour, bientôt, peut-être, dans les mâchoires nues du crâne. Les masques dansent. C'est une vraie nuit de plaisir...

EDMOND JALOUX.

## D'UN CAHIER

*LES MARRONNIERS*

*De nouveau les grands marronniers ont fleuri l'avenue. Mais aujourd'hui c'est vainement que tu appelles celui qui la parcourait avec toi.*

*Va ! Pars seul. Marche dans le frémissement des jeunes feuilles ; cueilles les fleurs de la pelouse, les fleurs de cette matinée ; et regarde si sur l'étang naviguent toujours des cygnes.*

*Puis très tard, tu reviendras doucement. Dans l'avenue arrivera la nuit. Les marronniers feront tomber sur toi de pâles et lents pétales.*

*Sur les prairies des ombres te suivront, marcheront à côté de toi ; et tu croiras les connaître. Puis elles te devanceront et, sans*

*rien te dire, te conduiront où seuls tes pas  
ne t'auraient pas porté.*

*Toutes les fleurs cueillies, tes mains fer-  
ventes les tiennent et doucement sur elles se  
reposent tes yeux...*

*La nuit un peu tiède est venue caressant  
toutes choses. Toutes choses sont endormies.*

*Très bas tu répètes un nom, et que tu ne fus  
pas seul dans l'avenue, — tu le crois. Dans  
l'avenue que de nouveau fleurissent les  
grands marronniers.*

### VERS L'ECLUSE

*Il y avait sur la vase arrêtée par l'écluse  
de longues plumes de cygne crispées et  
souillées.*

*Dans le soleil, sous un saule, le cygne  
regarde l'eau s'en aller vers l'écluse.*

*Toi tu passes et vois le cygne dans la  
joie rouge du soleil. " Il est heureux et  
beau ,, dis-tu, et tu ne sens ni son aile*

*attristée, ni moins orgueilleuse la gloire de son col.*

*Que t'importent quelques plumes envolées.*

## RÉVEIL

*Encore une journée...*

*Coucou appelle huit fois.*

*Me lèverais-je? Le balancier sans fatigue ni joie parcourt son arc monotone et restreint. Ni las, ni curieux, immobile, le papier peint, de tous ses yeux, le regarde osciller.*

*Encore une journée...*

*Un soleil fade montre sa pâleur dans le jardin. De beaux merles bruns et noirs piquent la terre, déjeûnent de vers glacés dans le sol durci.*

*O ma pauvre folie, de quoi déjeuneras-tu?*

*Douce poupée qui veilles en ce précieux berceau, ne vois-tu pas ce soleil frileux et maladif, — et ces oiseaux si beaux qui sifflent, — ces beaux oiseaux qui savourent le mol annelé?*

*DEVANT LE JARDIN*

*Un tram qui passe dans l'avenue ; les roues lourdes d'un chariot qui pèsent sur le sol ; et de la terre, partout, une odeur inattendue de printemps.*

*Par la porte s'ouvrant sur le jardin, regarde. Aspire toute la douceur triste de l'air. Vois-tu : déjà les arbres tendent vers la clarté des branches réveillées. Des fleurs vont s'ouvrir ; des parfums flotter. Regarde : c'est partout l'hiver encore. Hier des chenilles de givre étincelaient au long des herbes. Mais les pelouses aujourd'hui en sont plus vertes sous le ciel nu.*

*La terre est dure ; tes pas résonneraient comme sur une dalle, si tu t'aventurais au jardin. Restes ici. Tu sentiras bien mieux la fraîcheur pénétrante.*

*Toutes les fenêtres de ces maisons sont fermées. Des poêles y sont allumés. Des gens y ont mangé tantôt, y mangeront ce*

*soir, y dormiront cette nuit. Puis demain, ces gens, ces choses, ces maisons...*

*Si demain le soleil continue à réchauffer la terre, les herbes et les arbres grandiront. Mais les fenêtres de toutes ces maisons resteront fermées et ceux qui dorment et qui mangent ne verront pas comment le printemps chaque jour s'approchera davantage.*

*Toi, ouvre la porte du jardin, et regarde. Qu'importent la fraîcheur de l'air et la tristesse des choses. De la douceur quand même t'a pénétré.*

CHARLES MARGUERITE.

## L'INSTANT DE MYLÉANE

**L**es souffles balancés de l'aubépine, exaltent ses sauvages boucles jaunes, et elle vous épie comme les six pétales accordés d'une clématite blanche. Le cœur sommeille et rêve; le cœur vert de cette fleur pèse au fond du treillis des étamines, et son regard au loin pétille, pareil à une poignée d'étoiles verdâtres. — Myléane vous regarde sous des voiles se dévidant, comme un pétunia émet du fond de son âme le parfum; or, la pixide du pétunia loge dans son ombre parfumée, et Myléane habite la sphère candide de son insondable pureté.

Aujourd'hui, matin d'avril qu'elle a dix huit ans, sa chevelure tremble dans ce grave encens, que les bourgeons du magnolia tiennent en profond mystère. Mais sa chair d'infante odore l'ambrée et sylvestre fraise. Et son duvet de bleu et d'or tissu, n'éclatera qu'aux premières voix s'élevant de la volupté, comme du bouton que l'aube démantèle pour la journée d'amour.

La statue de la virginité me parle : son chant se dresse et s'élève jusqu'à hauteur fabuleuse. Cette parole jeune contracte d'angoisse nos cœurs. Chant imprécis du bouvreuil rouge, caché dans la feuille et la fleur du rosier. Voix grêle de la mésange au pommier. Fugitif accord de bleus et de verts : martin-pêcheur passant en jeu de lumière, avec bourrache passionnée des bords aquatiques. Notes ténues et fragiles, comme le regard, sur la tuile de verre, de la grande étoile de Wéga qui trouve ce miroir, au milieu du travail de sa nuit. Voix expirante comme la flûte de l'alouette, atteignant son quinzième crochet, et qu'elle va, écuyère, traverser le disque du soleil, et que vous ignorez si ce n'est point lui qui la salue par des paroles étouffées de roi. Voix des prèles verts au vent, à côté du poète somnolent parmi les pervenches. — Voix de Myléane, frêle comme des véroniques, et comme le murmure de l'alouette, quand elle vole à la médaille du ciel viride.

---

Elle veut voir, Myléane avec les verveines se penchant au balcon enluminé. Le soir est venu, trois oiseaux diurnes achèvent leur chanson de bugle. Elle se penche, et revient à ses trois sœurs : « Il est un nouveau visi-

teur; celui qui soufflera sur moi », elle dit, traçant de la main une courbe longue, devant le paysage d'améthyste, le ciel en timbale blanche, les arbres à fruits, et le grand chêne qui est la maison d'un loriot. — Geste de harpiste égyptienne, vers le ciel en timbale blanche : « O notre Mère ! puis-je dire à mes sœurs que nous ne sommes pas encore, et que je vais naître ? Mais elles ne m'entendront pas, ô notre tendre Mère ! Je dormais mes sœurs; et lors j'attends, car une grande époque s'ouvre. Yralire, Dolorine, Mélaine, je dormais. Comme une nuée de poussins jaunes, le soleil courait sur moi, et, d'un léger couteau d'or, ouvrait mes paupières. Et je suis frémissante et j'attends, et je ne vivais pas. Nous étions des lis dormants, et, lors vivante, je suis un cygne à tête de femme. Des choses immenses vont apparaître. Je ne vous avais pas compris vergers, ciels et plaines, et parfum du lis, je ne vous connaissais point, et mes mains belles; je vous embrasse. Une eau viendra qui remplira tout, et débordera, comme les flammes surgissent des fenêtres et du toit, comme l'air du soir qui entre par la haie, et arrive jusqu'ici pour les fleurs fermées. O Mère ! puis-je, telle Sainte Lucie, leur dire que je suis blessée de bonheur ? O Mère ! serre nous dans tes bras; j'ai mal, je pleure et une chanson avec mes

larmes grossit dans ma gorge ». — Myléane dans les bras de sa mère, et ses sœurs penchées sur elle qui croit les illuminer, la mère, les sœurs très jeunes, les servantes et les oiseaux endormis dans la cage.

---

Avant l'aube elle renaît, elle renaît à l'instant que la nuit est exactement comme une jacinthe pourpre, qui sera remplacée par une rose. Croupe, longue corbeille en paille flexible, et gorge et taille comme une coupe de narcisse, et robe en courbe lente et calme, avec les yeux voilés pareils au ciel en étoiles parmi les fleurs de l'aubépine. — Elle sort au bois de bouleaux immobiles. Les séneçons en fruits comme des pleurs de brebis, les héracles énergiques, les consoudes à fleurs de laine, secouent sur ses pieds leur rosée. Ses regards sont plus doux que celui des scabieuses, qui dorment sans clore leurs paupières.

Le paysage vit, reposé dans ses espoirs, — nous entendons le chant humide des insectes, — le soleil se lève sur un univers de perles. Myléane va au cœur de cette splendeur revenue du matin et du printemps... Le ciel en lambris de roses trémières et de mauves, remue des nacres devant elle. Et d'un fourré, une figure grise et bleue comme les mon-

tagnes près des cieux se dresse et s'étire. Un petit chasseur; et son arc se balance à sa corde. Cette forme sauvage, grise comme le feuillage de l'eupatoire, s'étire mollement et se confond avec les ciguës et les digitales. Un geai blond et turquoise, volant sur le bois, avertit le chasseur qui avance... Mais il entend bruire et se fouetter les plantes que froisse Myléane qui s'est élancée, comme la fleur sur une eau rapide; et il fuit devant cette fille aux cheveux pâles. Elle voit ses mèches tombantes, pas la figure du jeune chasseur, courant vers l'Orient.

Myléane dans l'ombre des rameaux le poursuit.

---

Elle le poursuit. — Sortis de leur bain nocturne, ohé ! les plantes secouent leur rosée, ohé ! matin. Le soleil roule entre les troncs et les lianes, — ohé ! servantes de Diane ! comme roue de carriole jaune sur la route, — sonnez, Diane ! Ils volent pareils à deux papillons qui vont aux fêtes de la clairière. Les tiges virent autour d'eux, ohé, aïhouï. Diane ! Des oiseaux s'effarent et crient, aïhou, aïhouï, et brusquement, se lèvent des bruits comme d'une table qui vibre couverte de cristaux, aïhou, aïhouï ! — Le jeune chasseur écarte une branche de coudrier... mais elle



*Myléane oblige la tête de se tourner vers elle...*



semble vivre, tordant son bras brun et nerveux, et c'est un piège, ohé ! Diane sonnez ! Les arbres du bois s'arrêtent, et de courir le soleil cesse. Le chasseur timide est pris, ohé ! — Myléane saisit avidement sa tête, la retient entre ses mains frêles. Elle oblige la tête de se tourner vers elle ; — ainsi vous faites pour sonder du regard le fond d'une balsamine, et dénombrer les macules et les étamines. Le chasseur pareil au grillon timide est pris. Il ferme les yeux, et ses cils creusent de petites ombres en pétales de violettes. Les chants s'ordonnent des oiseaux qui reprennent l'hymne ancien aïhou, aïhou ! Où chaque perle semble émettre une mélodie, le monde de perles frémit longuement, et ce visage dans les mèches brunes, que tient Myléane, — ohé ! Diane ! — en est le cœur, est le masque palpitant et rose de l'immense forêt.

---

Grillon se débat, comme un orvet d'argent et de cristal retenu par la tête. Hâtivement, il ne dit que « Oui », le visage levé vers le ciel aveuglant. « Grillon, — oui tu te nommes Grillon, — tu viendras ce soir, près de l'espalier en filet de fleurs, à côté de l'étang aux nénuphars. Tu m'embrasseras, les hommes s'embrassent quand ils s'aiment » et il semble

qu'au long du jour, Myléane encore tienne en ses mains, la tête suave, farouche et sauvage. Le soleil ne veut plus poursuivre les ombres mauves, et oublie de souffler l'or sur les cadrans jaunes des montres. Et les oiseaux point n'arrêteront, l'hymne ancien repris en triomphe ce matin.

---

Un parfum fauve, de valériane et de tubéreuse, voyage entre les convolvulus de l'espalier, passe jusqu'à Myléane, dressée dans le soir absolu qui se prolonge. Elle écoute, attentive, et regarde sur la route. — Dans la haie coulent, comme des étoiles noires, de grandes araignées. — Vient ce parfum d'un être fantastique, ibiscus comme l'œil du devin; c'est Toula, femme agile et empanachée plus qu'un strélitzia. Myléane voit cette femme qui chante comme une reinette verte près du butome endormi, comme l'oiseau, qui se réveille dans le chemin creux, parle en sourdine.

Or, voici Grillon, or maintenant, sonnez flûtes, chants d'étincelles chaudes, chants doux comme l'œil de la femelle de l'aigrette surprise au nid, ou comme la vapeur parfumée que le soleil tire des fleurs aquatiques. Chantez pinsons, mésanges, levez tous les chants des bois. Appelle cloche de l'Angélus

aux sons trois fois arrondis comme les lunes mirées aux flots ondulants. Voici Grillon, délié comme une salamandre, qui arrive du petit bois.

Las ! l'empanachée Toula l'arrête — le coq de Vulcain disposera du poussin blanc ; — et comme une scolie diaprée arrêtant une larve de cétoine très gauche, pose une main impérative sur son épaule. Colloque subit, sous les nuages sombres, de la statue lumineuse avec son ombre insolite.

---

Myléane éperdue, — tout vibre autour d'elle comme l'été la poussière sur le tablier de la charrette roulant, — Myléane pâle, — prise dans mille mains solennelles et frigides, — Myléane oppressée et les prunelles fixes, ne voit que la tête, éclairée par la lune, de Grillon, et la phosphorescence austère des clématites, des chèvrefeuilles et des ciguës sanglantes, et aussi la main de Toula qui flatte son front, range ses boucles obscures et languides.

Grillon est taciturne, se referme comme un petit aigle sur sa proie, écoute son sang bruire, veut connaître, mais il n'ose regarder ta flamboyante odalisque qui l'attire. Lors, la lête dorée et légère de la femme, comme un oiseau de paradis, se penche vers du jeune

chasseur le visage, blême comme une fleur d'onyx et tout ardent et fiévreux.

---

Puis, ils s'éloignent, — l'enfant dont les genoux fléchissent et cette funestement empanachée Toula, cambrée comme un coq de Vulcain, — dans le sentier, sous tous les doigts de la lune, qui les poussent vers la fontaine d'amour.

---

Geste de harpiste égyptienne, mortellement désolée. « O Mère, voici la pluie noire, et les hêtres sont malades. Les montagnes sont lasses du soleil, les plaines portent leurs ruisseaux comme une lèpre. O Mère, une graine avait germé en moi, elle est morte, j'entends le glas funèbre, et je ne veux pas être une terre docile et servile, je ne suis point lâche; prends moi dans tes bras, tes baisers sur nous, ô Mère, afin que nous sentions tes mains et ta bouche de mère, ô notre Mère, et fais nous connaître comment sera la vie. Terre docile et servile; je ne veux pas être à la merci des hasards troubles, et bas ou vils ».

Geste de harpiste égyptienne, mortellement lasse, et elle râle doucement : « Et si l'on nous chasse et bouscule ? ô Mère ! » — La mère défend ses enfants contre les terreurs

et les appuie sur ses flancs. Elle fit peser ses mains plus fort sur ces petites échines chétives où s'éparpillent des cheveux mordorés.

---

Encore une fois, sur la terre, il y a un enfant en face de la bouche noire et close de la vie. Et cette fois, ô mon Dieu, je le vois et j'assiste au colloque gris et froid.

---

Le Sentimentaliste se tut et attendit, désirant que ses compagnes s'enfonçassent dans grande pitié; il pencha la tête à droite, comme il avait accoutumé de la traiter en fleur sevrée.

JEAN DE BOSSCHÈRE.

Août 1910, Godinne s/Meuse.

---

---

## DIALOGUE

### LA JEUNE FILLE

*Il faut que nous nous rapprochions de la fenêtre. J'ai relevé les rideaux le plus haut que j'ai pu ; mais l'heure avance plus vite que mon aiguille. Prends avec moi la table, grand'mère. Nous allons la mettre devant la fenêtre.*

### LA GRAND'MÈRE

*Que les jours de cette saison sont courts. Depuis midi, c'est à peine si nous avons eu le temps de nous asseoir. Il faut prendre le temps de la matinée. Dans l'après-midi, je n'ai presque rien fait. Mes doigts ne savent plus coudre beaucoup.*

### LA JEUNE FILLE

*Rapprochons-nous de la fenêtre. Il fait si pauvre dans la chambre, à cette heure-ci.*

*Quand les rideaux sont ainsi relevés, le carreau est si nu devant les barreaux qu'on voit. Rapprochons nous de la fenêtre; nous pourrions encore un peu travailler.*

LA GRAND'MÈRE

*Cela n'en vaut guère la peine. Le travail serait bien mauvais, que nous ferions maintenant; et je suis toute fatiguée. Reposons-nous plutôt.*

*Elle dépose sur la table l'étoffe, l'aiguille et le dé.*

*Cesse de coudre aussi. Il ne va pas faire noir tout de suite. Restons un peu sans rien faire.*

LA JEUNE FILLE

*Rapprochons-nous tout-de-même de la fenêtre. Nous regarderons dans la rue.*

LA GRAND'MÈRE

*Il passe si peu de monde dans notre rue. Je ne sais pas pourquoi tu aimes toujours à regarder dans la rue. Il n'y a rien à voir.*

## LA JEUNE FILLE

*Il passe dans la rue des gens que je ne connais pas. Une femme longue, avec un petit chapeau vert, et qui tient un garçon roux par la manche.*

## LA GRAND'MÈRE

*C'est sans doute Madame Coglet. Elle est infirme.*

## LA JEUNE FILLE

*Un gras petit homme laid dispute avec le boulanger. Regarde : il a un chien comme je n'en ai jamais vu, un grand chien presque bleu.*

## LA GRAND'MÈRE

*Je l'ai déjà vu. C'est Victor, le marchand de foin Victor. Il perd tous ses procès.*

## LA JEUNE FILLE

*Comme vous connaissez bien tous les gens de la ville, grand'mère, et aussi les malheurs qui leur sont arrivés. On dirait qu'il n'y a que les gens qui ont eu des malheurs que vous connaissiez.*

*N'en connaissez-vous pas aussi qui ont eu du bonheur ?*

LA GRAND'MÈRE

*Ils ont tous eu du bonheur. Mais c'est de leurs malheurs que je me rappelle le mieux.*

LA JEUNE FILLE

*Vous pensez toujours aux malheurs des gens, et moi à leur bonheur. Pourtant vous n'êtes jamais aussi triste que moi.*

LA GRAND'MÈRE

*Tu es triste parce que depuis deux jours on attend qu'il pleuve.*

LA JEUNE FILLE

*J'aime le soleil ou le gel. Mais je n'aime pas ce temps brumeux.*

LA GRAND'MÈRE

*Ce temps m'est reposant ; je ne supporte plus ni les trop grandes chaleurs ni les trop grands froids. Ne reste pas à la fenêtre.*

*Tu t'attristes, et il n'y a rien à voir. Viens plutôt t'asseoir à côté de moi, et taisons-nous. Ce crépuscule est doux aux pensées.*

*Pause.*

*LA JEUNE FILLE*

*Grand'mère le silence m'énerve. La chambre est si pauvre, lorsqu'il fait déjà presque si noir qu'on ne voit plus les couleurs des objets. Je ne vois plus non plus les portes, et si je ne regardais pas dans la rue, il me semblerait que nous sommes ici enfermées.*

*LA GRAND'MÈRE*

*Il me semble aussi que les meubles se sont cachés, blottis dans les coins. Et que je ne vois plus les portes de la chambre. Que cette intimité me donne de paix! Je ne vois que ma chaise, et un peu de plancher autour d'elle; puis, toi à la fenêtre. Fais retomber le rideau; il fera meilleur dans la chambre. Que ce moment est plein de douceurs!*

*LA JEUNE FILLE*

*Des gens courent, je ne sais pas pourquoi. Il y en a qui s'arrêtent, au coin de la rue...*

*Ils regardent du côté du marché... Un accident doit être arrivé.*

LA GRAND'MÈRE

*C'est bien sûr une querelle de marchands.  
Il y en a tous les jours qui se battent sur  
la place.*

LA JEUNE FILLE

*Les gens s'en vont. Je voudrais bien savoir  
ce qui est arrivé.*

Pause.

LA JEUNE FILLE

*Voici qu'on allume les réverbères. Il fera  
bientôt soir tout à fait. Je voudrais bien sa-  
voir où vont tous ces gens qui passent.*

LA GRAND'MÈRE

*Ceux qui viennent de la place rentrent chez  
eux.*

LA JEUNE FILLE

*Je voudrais bien savoir comment il fait  
dans leurs maisons. Et qui les y attend.*

## LA GRAND'MÈRE

*Tu sais bien comment il fait dans toutes les maisons. Et il n'y a que quelques malheureux qui n'aient pas une famille.*

## LA JEUNE FILLE

*Il y a aussi des gens qui vont vers la place. Je voudrais les suivre.*

## LA GRAND'MÈRE

*Ils vont sans doute à la gare. C'est l'heure de départ du train.*

## LA JEUNE FILLE

*Je voudrais partir avec eux.*

*Longue pause.*

## LA JEUNE FILLE

*Avez-vous déjà vu beaucoup d'autres villes, grand'mère ?*

## LA GRAND'MÈRE

*Je songeais aux quatre voyages que j'ai faits. Les quatre villes que j'ai vues étaient comme celle-ci. Pourtant j'y ai pensé bien*

*souvent. Je me rappelle du petit châte à pois rouges que j'avais quand j'ai voyagé dans la diligence avec mon grand'père qui était officier. Puis mon premier voyage en train, quand je me suis mariée.*

LA JEUNE FILLE

*J'aime mieux les trains que la diligence. On n'allait jamais aussi loin avec la diligence que maintenant avec les trains.*

LA GRAND'MÈRE

*Tu n'iras jamais aussi loin qu'il est possible d'aller. Ceux qui ont voyagé beaucoup reviennent vieillir dans leur ville.*

LA JEUNE FILLE

*On dit que M. Farjin a beaucoup voyagé, mais il est pourtant silencieux comme un qui n'a jamais rien vu et il est pauvre. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup voyagé.*

*Longue pause.*

LA JEUNE FILLE

*Je voudrais aussi voyager.*

*Pause.*

## LA JEUNE FILLE

*Je voudrais aussi voyager. Un violoniste joue un air de danse; il est assis au bord de sa fenêtre... Allumons la lampe, grand' mère.*

## LA GRAND'MÈRE

*Ce repos m'était si bon; je suis si fatiguée pour reprendre déjà le travail. Je songeais au voyage que j'ai fait quand je me suis mariée. Cette heure est pleine de souvenirs.*

## LA JEUNE FILLE

*Il ne passe plus personne; allumons la lampe. On allume les lampes dans toutes les autres maisons. Il n'y a que la chambre du violoniste où il fasse encore noir; il est assis au bord de la fenêtre ouverte. Je voudrais bien savoir jouer du violon.*

## LA GRAND'MÈRE

*Cette heure est pleine de souvenirs.*

## LA JEUNE FILLE

*Cette heure est pleine de désirs... Grand' mère!... Grand'mère!*

*LA GRAND' MÈRE*

*Attends encore un peu avant d'allumer la lampe.*

*LA JEUNE FILLE*

*Le violoniste a fermé sa fenêtre... Grand' mère, grand' mère...*

*Pause.*

*LA JEUNE FILLE*

*Allumons la lampe.*

*Elle déroule les stores. Grand'mère allume la lampe. Elles reprennent l'étoffe, l'aiguille et le dé.*

CHARLES DULAIT.

## A TRAVERS MESSINE EN RUINES (1)

**N**OUS voulûmes voir l'intérieur de la ville. Nous nous y aventurâmes par une de ces hautes portes pratiquées dans la Palazzata, et où aboutissaient autrefois les rues qui descendaient au port. Cette porte était obstruée jusqu'à mi-hauteur; nous grimpâmes sur une montagne de décombres, et nous dépassâmes dans quelque chose qui avait été une rue quelque chose qui avait été une maison. C'était une muraille percée de fenêtres, le soleil brillait dans les carreaux intacts. Cela ressemblait à un décor de théâtre. Une mince façade suffisait à indiquer et à évoquer toute une demeure. Quand nous fûmes parvenus en haut du monticule, nous redescendîmes de l'autre côté : nous nous trouvâmes alors dans une sorte de sente qu'avait tracé le pied des Messinois à travers les maisons écroulées. Cette sente, très irrégulière, montait et redescendait, selon que l'amas de débris, formé par les constructions en s'effondrant, était plus ou moins élevé; elle faisait des détours pour éviter des trous ou des talus et c'était comme un chemin de montagne. De l'endroit où nous étions arrivés, nous voyions une église dont

(1) Tiré d'*En flanant de Messine à Cadix*, qui paraîtra ces jours-ci.

la façade était écornée, écorchée, griffée, la muraille latérale horriblement crevée laissait voir l'intérieur, encombré d'un fouillis de platras, de statues, de moellons, de croix et de vitraux brisés. Le sol, sur lequel nous nous tenions, était composé d'un mélange sans nom, grilles tordues, fragments de balcons, morceaux de lits, toute une ferraille mêlée à des poutres et à des solives, à des restes de charpentes, à des portes arrachées, à des coffres défoncés, à des chaises sans pieds, à des débris de vases, à des bouts d'étoffes, à des cercles de tonneaux, et confondue dans une poussière grise avec des éclats de maçonnerie, des briques, des tuiles, du plâtre et du ciment. A côté de nous, un grand trou était ouvert, au fond duquel avaient roulé un piano et un fauteuil. En face une haute ruine, une maison dont il n'était demeuré, dans chaque appartement, que la pièce du centre, — le reste avait éboulé, — au sommet, sur la terrasse, un palmier continuait à croître et des plantes grimpantes s'enlachaient capricieusement au grillage d'une volière — au-dessus des chambres, béantes comme des cavernes.

Nous avons emporté un plan de l'ancienne Messine, et nous essayions de nous orienter. Nous sûmes ainsi que les décombres, sur lesquels nous nous trouvions, étaient ceux de la via Garibaldi, la principale rue de la ville. En continuant à suivre la sente, nous passerions devant le Municipale et devant le Théâtre. Nous marchions avec précaution, redoutant les éboulements, et nous nous arrêtions de temps à autre, devant des détails plus saisissants : un lit tout en haut d'une maison, suspendu au-dessus du vide, gardant l'équilibre par miracle, et garni encore, tel qu'en

la nuit terrible, de son matelas, de ses draps, de son oreiller, de sa couverture; les poutres hérissées du faitage d'une bâtisse, qui se profilaient rageusement sur le ciel; une armoire grande ouverte, à un troisième étage, et où apparaissaient, bien rangées, des jarres d'huile, des fiasques et des bouteilles... Je me rappelle l'impression accablante de toutes ces maisons ruinées, immobiles sous le soleil, et ce silence et cette solitude... Toute vie avait disparu. Nous n'avions rencontré que trois hommes, en deuil tous les trois, suivant la sente en fille indienne.

Nous parvîmes à la place du Municipi, dont les abords, par une bizarrerie du hasard, ont été presque respectés. Là, les décombres prenaient fin, et les maisons avoisinantes s'élevaient intactes devant une chaussée bien dallée, bien conservée. C'avait été là, sans doute, le point médian, le point mort du tremblement de terre, le centre immobile du balancement. La coïncidence était étrange que le centre en eût été précisément ici où se trouvait le centre même, la tête gouvernante de la cité... D'ailleurs, en nous rapprochant de la place, nous vîmes que, si le Municipi de Messine conservait sa belle et monumentale apparence, l'intérieur en était complètement démoli. Les murs seuls, solides et lourds, étaient restés debout.

Au milieu de la place, qui avait conservé son ordonnance, et qui apparaissait agréable et bien proportionnée, sur le terre-plein du milieu, s'élevait à présent une tente entourée de vieux tonneaux. Une famille campait là. La grande place de Messine appartenait maintenant à deux hommes qui fumaient tranquillement leur pipes, assis à l'ombre sur des

caisses, tandis que leur fricot cuisait sur un petit fourneau. Des vieilles casseroles, des bouillottes, des pots de terre, toute une batterie de cuisine était rangée auprès de la demeure. Nous allions, plus loin, voir d'autres misérables, dont le désastre avait amélioré probablement la condition : un jardin de la ville est devenu une sorte de village, et par le beau matin d'été où nous le visitâmes, ce petit village, dans la fraîcheur des arbres, nous parut attirant : certainement les gens qui vivaient là y vivaient plus à l'aise que dans les taudis où ils se trouvaient sans doute avant le désastre. Il est vrai qu'ils regrettaient peut-être leur taudis.

En nous éloignant de la place du Municipale, nous reprîmes notre marche à travers la montagne de ruines et nous arrivâmes bientôt à la place du Théâtre. Autre monument conservé. Mais celui-ci — le seul de Messine — entièrement : intérieur et façade. Même le fronton, sur lequel se voyait un groupe de trois personnages de marbre est intact, il n'a pas bougé. La singulière prédilection du monstre pour les arts : parmi toutes les églises il a respecté seulement le temple de la Comédie, et que de statues épargnées, ce qui faisait dire au peintre qui m'accompagnait : que le bon Dieu décidément aimait la sculpture ! La préservation du Théâtre est frappante, car tout, alentour, est tombé.

Le Théâtre nous rappela une affiche que nous avions lue sur les murs : *le 20 janvier, au café du théâtre, arrivage de vêtements de sport*. Affiche qui avait fait revivre pour notre imagination les jours qui suivirent le désastre. Veuillez songer que, de Messine, une ville plus importante que Rouen, pres-

qu'aussi considérable que Lille, rien n'avait été sauvé. Rien est le terme exact. Un exemple : Le stock énorme de marchandises de toutes espèces qu'une aussi grande cité contient, était perdu tout entier, dans Messine abattue, il eût été impossible de trouver un mouchoir ! Les magasins étaient ensevelis sous les décombres, rien ne restait des premières denrées nécessaires à la vie, il y fallait mourir de faim, de froid et de soif, les fontaines étaient ruinées, les conduites d'eau enfoncées, pour une fortune on n'y aurait pas bu un verre d'eau. Il est passionnant d'imaginer ce que fut alors l'existence des voleurs qui, pour faire du butin, au milieu de la fuite générale, étaient restés dans la ville détruite. Comment ont-ils vécu dans ce désert de pierres, de ruines et de cadavres ? D'abord il fallait qu'ils se cachassent pour échapper aux soldats qui les poursuivaient : trouver des cachettes, des trous, dans les décombres, on le pouvait. Mais manger, mais boire !.. Parmi ce chaos inimaginable, il fallait avoir repéré la place de quelque marchand d'aliments, et creuser, et fouiller longtemps pour arriver à trouver un pain dur ou quelques fruits gâtés. A moins d'avoir la chance de rencontrer par hasard, au milieu de périlleuses et profitables explorations parmi des murs branlants, un garde-manger, une bouteille. Pour boire, il fallait déterrer un tuyau d'eau et le crever... Et poursuivre cette vie sous le regard fixe des morts, en suant de peur, en entendant, de temps en temps, dans ce silence terrible, le coup de fusil d'un soldat abattant quelque autre loup humain !

Cependant, après les premiers jours de panique, après l'affolement du début, beaucoup de Messinois

revinrent à Messine, soit pour retrouver les leurs, soit pour essayer d'arracher aux ruines de leurs maisons une partie de ce qu'ils possédaient. Alors il y eut un premier embryon de vie sociale. Cette population avait un besoin absolu de certaines denrées. Des commerçants en faisaient venir, ils en annonçaient l'arrivée par voie d'affiches. — Voilà à quoi nous avait fait songer cette affiche que nous avions vue. — Puis la cité morte, pauvre et dépouillée comme un homme nu, se réveillant peu à peu, se montait petit à petit. De la nourriture, des chandelles, des vêtements, puis des maisons. Et l'on avait commencé à construire, comme à Reggio, toute une ville de bois.

Pour le déblaiement de la cité laisser en ruines, huit mois après la catastrophe, il ne nous semblait pas qu'on eût rien fait. Nous rencontrions bien, de loin en loin, une petite ligne de rails et un wagonnet, mais on ne pouvait prendre au sérieux un moyen pareil pour débarrasser un sol couvert d'énormes ruines sur une pareille superficie. Il y faudrait alors des centaines d'années. Il est vrai que le travail apparaît si formidable qu'on peut bien se sentir découragé au moment de l'entreprendre. Peut-être est-ce là le sentiment de l'Etat italien. A moins, toutefois, qu'il ne préfère ne commencer le déblaiement qu'en hiver, de crainte d'une épidémie possible l'été, après la mise au jour de si nombreux cadavres. Le labeur, en tous cas, semble prodigieux, et, sans doute, quand on aura enfin déblayé l'ancienne Messine, une Messine nouvelle sera-t-elle déjà construite à côté, à la place occupée maintenant par les baraquements!...

EUGÈNE MONTFORT.

## POÈMES

## WHITE ROSES

*Pelléas sur le bord du puits avec son cœur,  
 et Mélisande  
 jouant avec l'anneau si dangereusement...  
 Comme ils sont beaux et comme j'ai peur  
 pour l'amant et l'amante  
 quand l'ombre descend!*

*Et les plus doux rayons de la plus pure lune  
 sur vos cheveux, o Juliette penchée!  
 Roméo monte à vous — avec tous ceux qui ont  
 [aimé.  
 Ah! nuit traîtresse! Chères amours! Mais il  
 [m'importune  
 — si ravissantes soient ces délices chantées —  
 de toutes les nommer!*

*Je ne vous dirai pas cette vérité vaine  
 que des yeux ont pleuré, que des chairs n'ont  
 ni le baiser, ni la caresse. [connu*

*Je ne veux pas entendre aujourd'hui cette  
 triomphante — et de la beauté de ces corps nus  
 [plainte  
 mes regards se désintéressent.*

*Je m'assieds sur le banc vert du pauvre  
 [jardin.  
 Nous sommes deux amis, cette femme pas belle  
 et moi. Et nous causons, d'hier et de demain.*

*Il est un rosier blanc, pas beau, charmant  
 [comme elle.  
 Il se penche vers nous avec tous ses parfums,  
 lorsque passe une brise en un chuchotement.*

*Je fume. Et c'est un bleu petit nuage pâle  
 dans le grand bleu-et-noir du soir qui tombe  
 sur les petits jardins de l'humble Tout-le-  
 [monde...*

*Je regarde la molle et longue et blanche robe.  
 Nous bavardons. Et sa bonté  
 semble m'offrir, comme une simple rose,  
 la paix du soir d'été.*

---

*BLACK DIAMOND EXPRESS*

*Dire qu'il existe, sous le ciel bleu, lilacé,  
de cet été indien,  
un tournant de rivière, comme ce que, du train,  
je viens de voir passer ;*

*ces doux et beaux reflets de végétation,  
couleur de tabac d'Orient,  
et cette berge bien rasée, sèche et scintillante,  
baignée d'un air plus chaud et tendre qu'au  
[printemps,*

*et où on pourrait, dans le grand silence,  
allumant sa pipe bien bourrée,  
attendre, couché, que la nuit s'avance,  
nue et brillante, sous les branches,  
la lune au front, comme une Diane indolente.*

*Dire qu'il est des soirs à l'ardente ombre  
[mauve,  
tombant sur les chemins de chaux, sur l'éme-  
[raude  
du Rhône, et sur tes beaux côteaux pelés,  
[Provence  
dont nous rêvons pour les vignobles de nos  
[rentes...*



*Je n'ai rien bu — sinon du lait —  
 mais je suis bien assis dans ma philosophie  
 de l'A-quoi-bon-gémir! et puis — secret! —  
 j'attends le museau fin de mon amie.*

*Aussi longtemps qu'on n'est pas vieux,  
 il sied de déguster comme ça ses dimanches :  
 lire des vers très beaux ou des proses bien  
 sceptiques, légères, souriantes — [mieux,  
 en regardant monter les anneaux de fumée,  
 en regardant tomber la poussière d'un jour,  
 en pensant qu'une main, dans le gant parfu-  
 va frapper là, [mée,  
 et à ce cœur qui follement bat,  
 offrir l'amour.*

## FEBRUARY

*Nous sommes loin du mois que lilas parfu-  
 nous sommes loin du bleu si bleu, [maient,  
 du vert si vert, que l'on croyait  
 que pour à jamais ils brillaient...*

*Les dunes de la neige ondulent sur notre ave-  
 Sous la lune le blanc très pur [nue.  
 est couvert d'un mica bleuté.*

*Et dans le tunnel chaud de ta fourrure,  
se rencontrent nos doigts gantés...*

*Le sol craque et tonne dans le silence sourd.  
Où es-tu, printemps? O lis de l'hiver!  
O couronnes de houx à toutes les fenêtres!  
Comme les marrons sur les cent yeux des  
[réchauds,  
éclatent et fument nos cœurs dans l'amour,  
et tes baisers dévorent les mots  
de mon lyrisme qui s'entête.*

*O miracle du bel immense minuit blanc,  
adieu! Nous plongerons dans le corridor noir.  
Adieu! Sur les lueurs de l'escalier grinçant,  
nous grimperons sans nous désenlacer —  
[amants!  
Et sur le vaste lit, dans la ténèbre noire,  
nous tomberons — dans quel haiser,  
ardent et glacé!*

HENRI VANDEPUTTE.

## Les Jours de Servitude

(FRAGMENT)

*Je fais ma ronde;  
tout est nuit, tout est calme.  
Sur le parquet ciré, des lits bien blancs,  
bien propres;  
sur les tables de nuit, des crachoirs et des  
 fioles.  
Quelques gémissements, quelques ronflements  
égratignent le silence.  
Le bras d'un blessé, tout blindé d'ouate et  
de linge et que la fièvre et la soif agacent,  
je le soulève.  
Mon pas se meut vers la salle des typhoi-  
diques; ils sont trois, tous trois dorment;  
un rais lunaire au long du zinc d'une  
baignoire lentement s'étire.*

*Je fais ma ronde;  
et par les longs couloirs sonores tachés de  
loin en loin d'une lueur, mon pas résonne.*

*Dans les salles spacieuses tout est nuit, tout est calme.*

*Mon doigt arqué toque la porte;  
j'éveille le chauffeur et nous descendons  
dans le sous-sol où les générateurs tra-  
vaillent sans trêve et d'un souffle égal.  
Somnolent, baillant, le chauffeur observe le  
niveau d'eau, le manomètre; et son œil  
s'adapte à toutes les pièces;  
d'un geste las mais prompt, il bourre le  
foyer de houille.*

*Dans la cour en spirales lentes, ténues, zig-  
zague la neige; le gel âpre et dur picote  
ma peau.  
Sur l'épais drap bleuâtre et blanchâtre fait  
de neige et de lune, les bâtiments de  
l'hôpital reposent...*

HENRI GUILBEAUX.

(Hôpital de Châlons s/Marne.)

## LITTÉRATURE

### MANIFESTE

Il n'est pas juste que ce soit toujours les mêmes hommes en qui on salue le génie. Il y en a du reste qui n'ont rien eu à faire pour cela, et ce n'était pas bien malin d'écrire *La Légende des Siècles* quand on était Victor Hugo, le *Chant des Trois Règnes* quand on est Georges Ramaekers. Il était autrement difficile d'écrire le *Cerisier Fleuri* quand on est Iwan Gilkin.

Il y en a sur qui est tombée la réputation d'homme de génie à leur plus grand étonnement, car ils n'avaient jamais rien entrepris pour la conquérir ; par exemple Van Lerberghe. Ces hasards sont injustes. Combien plus méritée est la réputation d'homme de génie tombant sur quelqu'un qui de tous temps en eut la noble soif et connut la douleur des nuits sans sommeil passées à y rêver. Par exemple Iwan Gilkin.

Au moment où les *V. de la V.* commencent la publication d'une nouvelle série de six numéros à paraître dans le courant de 1911, je suis fort reconnaissant à la direction de cette revue d'avoir bien voulu me confier le soin national d'exposer par quel souci d'équité ces six numéros seront consacrés aux latents honneurs de M. Iwan Gilkin.

Et qui aurait pu s'en acquitter aussi bien qu'une femme? M. Iwan Gilkin n'est pas de ces génies pour hommes. Le brutal de qui l'admiration va à la virilité d'un Camille Lemonnier, au lyrisme puissant d'un Émile Verhaeren, ne saurait comprendre telles

féminines nuances de sentiments, chez un homme qui, obligé à la bravoure d'entendre parler devant lui de gens qui devaient se battre en duel, *se vit fort ennuyé, car si son dîner refroidissait ce n'était pas encore là le plus triste de sa situation.*

Il faut que je violente ma pudeur, mais j'ai une chose à dire que je ne tairai pas : je suis très, très heureuse, d'avoir été chargée d'écrire ce manifeste. Je suis très heureuse parce que, dût-on me prendre pour ce que je ne suis pas, il faut que j'allège mon cœur d'un sentiment qui lui pèse, qu'il ne saurait continuer à garder secret... C'en est fait, je le dis :

J'aime M. Iwan Gilkin.

... Ouf!!... Le poète n'a jamais rien su de cette passion qui m'agite A présent, si ceci tombe sous ses yeux, que va-t-il penser de moi ? Je n'ai pourtant obéi qu'aux mouvements les plus délicats d'un cœur honnêtement ému. Ecoutez-moi me justifier.

Vous tous qui avez admiré comme moi *Les Étudiants Russes, la Nuit et Prométhée*, vous n'avez pourtant pas pu être bouleversés comme je le fus par le *Cerisier Fleuri*. Ce livre, je l'ai lu au moment pénible où le corps d'une femme sans artifices ne peut plus faire déceimment l'objet de ses préoccupations amoureuses. Je commençais à ressentir le besoin de l'Idéal. Et c'est au plus fort de cette crise de la quarante-quatrième année, qu'un mardi d'aôût, j'ai dû subir le choc de ces vers troublants :

Dans mon cœur, comme un pinson,  
Chante, chante une chanson,  
Mignonne ;  
Prends ton vol, ô ma chanson,  
Et de buisson en buisson,  
Résonne.

Ah ! combien j'ai jaloué la *Rosette de son désir*, comme  
M. Gilkin lui-même celle de la légion d'honneur :

Autour de la table de fer  
Babille un joyeux groupe. —  
Que l'or glacé du Røederer  
Parfume notre coupe !

Levons le savoureux cristal  
Encore, encore, encore,  
A celle qu'un destin fatal  
Veut, hélas ! que j'adore !

. . . . .

Son petit cœur trop occupé  
Joint la glace à la flamme  
Et dans le champagne frappé  
Je bois toute son âme.

Ce que j'aime surtout dans la poésie de M. Iwan Gilkin, c'est  
qu'il ne se montre pas un égoïste en amour, comme les autres  
hommes. C'est en effet rarement pour son propre compte que l'on  
voit M. Gilkin amoureux. *La Femme est le miroir de l'Homme*,  
dit-il avec une connaissance profonde de quelques notions de  
catoptrique. Mais le miroir varie avec chaque homme. M. Gilkin,  
par exemple, aime bien se mirer dans la femme qui aime l'un  
ou l'autre de ses amis :

Vous allez, ô jeune inconnue,  
Régner sur un cœur tout plein de mon cœur.  
Venez ! Soyez la bienvenue !  
L'amitié sourit à l'amour vainqueur.

. . . . .

Ainsi les amitiés fidèles  
Font plus doux encor les cœurs les plus doux  
Pour le bonheur sacré de celles  
Qui savent choisir les meilleurs époux.

Cependant pour le sacré bonheur de celles qui choisissent autre chose que des époux, M. Iwan Gilkin a des paroles plus dures :

A ROBERT

L'homme grossier souille l'ivresse  
Par des querelles et des luttes,  
Sans comprendre la tendresse  
Des violons et des flûtes.

. . . . .  
Mêlons au sang clair de la vigne  
Les baisers, les chants et les rire  
Et que mon Robert désigne  
Celle qu'il faut qu'on admire.

Tu ne veux pas ? Quel air sévère !  
Ne fais point le Caton, jeune homme !  
Je ne viderai pas mon verre  
Que si ta bouche la nomme.

Je suis discret. Ouvre ton âme !  
Ton âme fraîche et vigoureuse  
Ne peut brûler d'une flamme  
Inavouable et honteuse.

Elle ? Ah ! malheureux ! Dans quels gouffres  
Te précipite un sort atroce !  
Je sais trop ce que tu souffres  
Sous cette griffe féroce !

Je la connais, cette tigresse,  
Sa chaude haleine et sa morsure !  
Que Dieu t'aide en sa détresse  
Et guérisse ta blessure !

Parfois c'est un poème préventif. Mais d'autres fois M. Iwan Gilkin semble arriver trop tard :

Berthe, Berthe, pourquoi t'acharner à la perte  
Du jeune et beau Néarque ? Berthe,  
Tes baisers parfumés ont amolli ses bras  
Aujourd'hui roses, blancs et gras,

Les genoux, qui jadis domptaient d'ardents chevaux,  
 A présent les voilà rivaux  
 De tes genoux polis et blancs comme l'ivoire;  
 Seule une légère ombre noire  
 Au-dessus de sa lèvre empêche avec douceur  
 Qu'on ne le prenne pour ta sœur.

Enfin, il arrive aussi que le poète prenne un rôle plus actif.  
 Disons le tout de suite : un rôle désintéressé. Un rôle de noble  
 entremise :

Blonde enfant, qui retiens le ciel dans ta prunelle,  
 Ecoute : Mon ami, le jeune et fier soldat,  
 Brûle pour tes grands yeux. Ne lui sois point cruelle ;  
 Il est beau. Son front clair brille d'un noble éclat.

Son sourcil, l'on dirait l'aile d'une hirondelle,  
 Sa lèvre a la fraîcheur et le duvet d'un fruit  
 Et son rire bondit comme la cascade,  
 Qui parmi les cailloux jase, écume et s'enfuit.

Des bouches d'hommes ont loué mieux que la mienne ses autres  
 titres à la gloire poétique, — qui sont variés, car M. Gilkin a  
 écrit ce vers :

Comme à Gœthe, les dieux m'ont donné plus d'une âme.

Mais pour moi, c'est là ce que sur l'auteur du *Cerisier Fleuri*  
 il appartenait à une femme de dire.

Encore un coup : M. Iwan Gilkin a éclairé d'un rayon de poésie  
 les amours de ses amis. Il a bien tenu la chandelle. M. Iwan  
 Gilkin mérite le prix Nobel.

M<sup>me</sup> PRIPOLLOTTE.

## LE BANQUET PAUL FORT

Il y a eu un Banquet Paul Fort. Motif avoué : célébrer le poète des *Ballades*. Motif réel : glorifier (d'autres prononcent : repêcher) le Symbolisme. Le croirez-vous ? On y vit 400, peut-être bien 500 convives. Mirbeau, Maillol, Paul-Adam, Saint-Pol-Roux, Charles-Henry Hirsch, du bon à l'exécrable écrivain, d'Eugène Montfort à Jules Bois, tout le monde était là. La majorité de l'assemblée était toutefois composée de peintres scandinaves et de sculpteurs lithuaniens. Ils habitent dans le quartier. C'est à la Closerie des Lilas, où avait lieu le banquet, qu'ils sont accoutumés de boire, comme le héros de la fête d'ailleurs, que Bacchus ait en sa sainte vieille garde ! La cérémonie fut chaleureuse et variée, et les amateurs de pittoresque en eurent pour leur thune. Plusieurs avaient parlé, applaudis, car Paul Fort possède la sympathie de ses cadets comme de ses aînés, quand Jules Bois réclama un peu d'attention. Chahut énorme alors. — « Pas Jules Bois ! Vive Paul Fort ! A bas Jules Bois ! » Secouant sa chevelure fidèle, Paul Fort, curieux homme, bondit sur une table : « Mes amis, laissez parler mon vieux camarade Jules Bois, dont je ne connais que les qualités ». Mais le vacarme reprit de plus belle, qu'entretenaient non seulement les sculpteurs scandinaves et les peintres lithuaniens, mais encore la plupart des écrivains français... Celui qui est un grand homme pour M. Charles Le Goffic et M. Edmond Picard ne serait pas écouté ! là où on avait laissé parler l'Assyrien F. Hérold, dont la douce barbe est pourtant célèbre.

Enfin, hélas, il se résigna, notre Jules Bois international... à débiter son discours à Paul Fort seul, qui, couché sur une chaise, le nez en l'air et la bouche bée, l'écoutait par tous les trous de sa figure...

Ce fut une belle fête, par tous les dieux ! Si le Christ marcha sur les eaux, maints gentlemen ici marchèrent sur les tables, gentiment, comme des chats prudents, entre les verres. A 3 heures du matin, des sculpteurs français, des peintres lithuaniens et des écrivains scandinaves terminaient leurs ébats à la Taverne de l'Olympia.

Paul Fort est plein de poésie, il en déborde, dans chaque strophe il enclôt une jolie chose, mais ce ne sera jamais un grand poète, parce qu'il lui manque l'originalité. Oui, c'est frais, c'est charmant, c'est entraînant, ces innombrables Ballades. Mais Hugo, mais Ronsard, mais Kahn, mais Laforgue, mais toutes les vieilles chansons françaises... On découpe ces livres-là, on ne les relit jamais, donc c'est qu'on ne les aime pas ; parce que seuls intéressent ceux où l'on trouve, ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Sans doute n'ont-ils pas lu Paul Fort — ou ses modèles — tous ces écrivains lithuaniens, ces peintres français, ces sculpteurs scandinaves...

Galvaniser le Symbolisme ? — Possible ? Utile ? — Nous sommes tous persuadés que ce fut un mouvement d'art admirable, en littérature tout au moins, et que si l'on s'accorde pour appeler symbolistes Verlaine, Mallarmé, Laforgue, Corbière, Rimbaud, Viel-Griffin, Kahn, Régner, Maeterlinck, Van Lerberghe, Claudel, Verhaeren, Schwob, Mockel, Souza et Gide, il n'y en eut pas souvent de pareil. Le prolonger jusqu'à la génération nouvelle, inscrire un Roynard ou un Fort parmi ses gloires, rendre lisible la *Phalange*, — de tout cela nous ne voyons ni l'opportunité, ni surtout la possibilité. Tout l'enthousiasme des symbolistes lithuaniens ou scandinaves n'ébranlera pas notre souriante conviction.

CROSSOPTYLON.

## NOTES

*Les Visages de la Vie ne se vendent pas en librairies, au numéro, mais seulement par abonnements. Le prix fixé s'entend pour une série de six livraisons. Toute demande d'abonnements doit être accompagnée d'un mandat postal, à l'adresse du Secrétaire de la Revue.*

\*  
\* \*

Notre grande exposition allemande, — vivent la choucroute garnie et le Kaiser, — nous avons vu l'autre jour ses dernières carcasses dans la pluie, entre les troncs tout nus de février. Iguanodon de Bernissart, qui n'aura pas le musée. Gloires du génie civil et des manufactures, apothéoses des Arts de la Femme et des Nourritures du Chien Vert, le vent d'hiver vous a balayées et dispersées loin du Solbosch ! Il n'y a vraiment que M. Cyrille Van Overberghe qui ait de la chance. Elle aura le musée, la carcasse de sa collection iconographico-littéraire, un musée *ad hoc*, ô lieu académique ! ô lieu que désiré ! où pourra enfin prendre sièges l'assemblée des cinq écrivains belges, auxquels pour faire quarante académiciens se joindront M. Du Chastain et trente quatre personnes. L'instituteur y montrera aux enfants des écoles les ossements de la « Jeune Belgique » : la « Jeune Belgique » de Bernissart.

\*  
\* \*

Il nous faut bien être incorrect envers plusieurs auteurs et éditeurs, qui dans le courant de l'an dernier nous ont adressé un

grand nombre d'ouvrages, desquels il semble trop tard pour encore parler maintenant. Nous nous excusons. Il y en a quelques-uns que nous n'aurions pas voulu laisser passer ainsi sans les saluer; pour les meilleurs d'entre ceux des meilleurs auteurs français de France, nous ne nous faisons pas trop grand scrupule; mais en Belgique c'est chose trop rare qu'un vrai beau livre, pour ne pas regretter de n'avoir pu faire l'éloge, par exemple, de la *Guirlande des Dieux* d'Albert Giraud.

D'un groupe qui a beaucoup promis et peu tenu, M. Albert Giraud, vrai beau poète, sort et montre un talent magnifique comme la beauté d'Apollon :

Sur la montagne d'or, Apollon Musagète  
Est là debout, jouant de la lyre et chantant.  
L'azur au front le baise et la lumière en fête  
Allume sur sa lèvre un sourire éclatant.

De son vaste sourire une joie infinie,  
O mon enfant, jaillit comme un torrent vermeil,  
Et tu sens tout à coup un bondissant génie  
Se lever dans ton cœur comme un jeune soleil.

Chante la vie, ô mon enfant! la vie est belle  
Et joyeuse, la vie est un présent divin!  
Aspire par les yeux la clarté qui ruisselle!  
Bois la flamme puissante et douce, comme un vin!

Et danse en son honneur une danse sacrée.  
Danse comme le vent, danse comme un rayon!  
Ecris de ton corps souple une frise dorée  
Pour le fronton rêveur d'un futur panthéon!

\*  
\* \*

Comment donc se fait-il que le dernier numéro du *Mercur de France* donne pour « Visage » de Francis Viel-Griffin, un portrait-charge d'Edmond Picard, par Valloton ! ? !

Dans une autre revue — la *Société Nouvelle* — une notice consacrée à notre Imagier se trouve illustrée par le « masque » de... Sterkval ! le populaire entrepreneur de publicités.

Curieux sabotages.

\*  
\* \*

Il n'y a pas que touchante insuffisance, incohérente bonne volonté, dans l'effort des Universités Populaires. Il y a beaucoup mieux quelquefois. Une très jeune et indocile étudiante en philosophie, parlant des originalités de la Comtesse de Noailles, on ne voit pas tout de suite les résultats heureux que cela peut avoir pour l'éducation du peuple, mais l'auditeur intelligent n'en aura pas moins apprécié l'autre soir ce qu'entendre lire et expliquer de beaux vers peut donner de plus délicates jouissances que même regarder des projections lumineuses. On ne sait pas dans quel sens va se diriger la personnalité encore délicieusement imprécise de M<sup>lle</sup> Grégoire, ni si dans trois années ou quatre on ne la retrouvera pas mère attentive, épouse réservée ! A présent elle n'a pas seulement beaucoup lu et beaucoup retenu, mais appris déjà à résumer ses lectures avec clarté, grâce et concision. Si ceci ne révèle encore que très peu d'elle même, au moins fêtons la passion, la déainvolture, l'audacieuse sincérité, que cette vraie jeune fille apporte à son débit, sans compter une diction spontanément exquise (ô l'insupportable convention des conservatoires !).

Quand les jeunes hommes de la littérature belge ne pensent plus, dès leur vingtième année, qu'à s'assurer une pension de retraite, ah ! si quelques jeunes femmes pouvaient leur apprendre la ferveur.

\*  
\* \*

Le gouvernement hollandais vient d'honorer M. Pol de Mont. Rien, en effet, ne pouvait plus flatter le considérable pangermaniste anversois que de se voir élevé au poste de suprême confiance créé par l'installation des nouvelles usines Krupp au Hoek van Holland.

Nous savons de source sûre que la nomination de M. Pol de Mont au grade de Conservateur en Chef de ces établissements est dès à présent chose faite; elle sera rendue publique dans quelques jours.

M. Pol de Mont, Conservateur des Canons Krupp! La France et ses amis n'ont plus qu'à bien se tenir.

\*  
\* \*

Nous avons mis au jour, en 1906, dans la revue *En Art* que nous éditions à cette époque, une pièce de M Fernand Crommelynck : « Le Sculpteur de Masques ». Cette œuvre fut représentée il y a quelques semaines au *Gymnase* de Paris, alors que notre ami Saint Georges de Bouhéliier avait fait jouer trois mois auparavant, au *Théâtre des Arts*, un « Carnaval des Enfants », duquel la critique s'avisait de rapprocher l'ouvrage de M. Crommelynck. Celui-ci, accusé de plagiat, pour une œuvre écrite et publiée plusieurs années avant son soi-disant modèle, se crut forcé d'accuser en riposte — au fait, accusa-t-il ? — notre ami de Bouhéliier, de lui avoir emprunté quelques idées. D'où de nombreux droits de réponse, que la presse inséra avec une sereine indifférence. Réconcilions dans notre sein les deux rivaux. James Ensor a fait de la vie et de la mort, bien avant eux, un lugubre carnaval. Et tout le monde pense, après comme avant la dispute, que le deuxième acte du « Carnaval des Enfants » est une fort belle chose, et que le « Sculpteur » est plein d'images intenses. L'avenir reconnaîtra les siens. Il accordera la palme à celui qui, de ces deux auteurs doués, lui offrira l'œuvre définitive et originale.

Mais à quoi rime ce « *Jeune Belge* » lancé dédaigneusement par Bouhéliier à M. Crommelynck ? L'auteur du « Carnaval » compte plusieurs des nôtres parmi ses plus chers camarades, et ses trois amis et protecteurs les plus dévoués ne cessèrent jamais d'être Lemonnier, Verhaeren et Maeterlinck. Est-ce bien à vous, Bouhéliier, qui avez toujours suivi de très près notre mouvement litté-

raire, qu'il faut répéter que *Belge* est sans signification en littérature ? Il n'est des deux côtés de la frontière, bons ou mauvais, que des écrivains français.



A propos d'un livre récent de M. Jules Bois, M. Le Goffic a publié dans la revue hebdomadaire (4 février) de bien joyeuses considérations.

Croyant que la meilleure manière de faire connaître le sens général du nouveau recueil de M. Jules Bois est de transcrire un sonnet de Paul Bourget, M. Le Goffic a raison de dire qu'à la vérité, ce sonnet eut pu suffire. Cela nous aurait évité, et le livre de M. Jules Bois, et l'article de M. Le Goffic.

Lorsque M. Jules Bois écrit : « Au lieu de suivre les traces lumineuses de Sully Prudhomme et de Vigny, la poésie se diluait dans les crépuscules compliqués de l'école symboliste et décadente. Enfin, après bien des secousses et des sursauts, la voilà devenue saine, bourgeoise, croyante, familiale et rustique. » il trouve en M. Le Goffic un commentateur à sa mesure.

« Je crois avoir montré, écrit M. Le Goffic, qu'à la façon dont il se civilise de jour en jour et prend les tons de la bonne compagnie, le vers libre, le ci-devant vers amorphe, le « monstrum horrendum, informe, ingens », de M<sup>me</sup> Krysenska et de M. Gustave Kahn, aura bientôt ses entrées sous la coupole. Et pourquoi ne l'aurait-il point ? Est-ce parce qu'il affectait jusqu'ici d'aligner ses rangs comme soldats à la parade, sans se préoccuper si le premier rang avait plus de pieds que le second, le second que le troisième, etc. ? Simple artifice typographique ! Est-ce parce qu'il rime moins richement que le vers parnassien, etc. »

« Voilà, pour M. Le Goffic, à quoi se réduit exactement l'apport du symbolisme dans la poésie française. » Il ajoute ingénument : « Je fais bon marché du reste. » Nous savions en effet depuis

longtemps, que du « *reste* » M. Le Goffic ne saurait avoir la moindre intuition.

Est-ce donc de M. Jules Bois et de M. Le Goffic, que celui-ci entend parler lorsqu'il écrit : « *Et M. Jules Bois a fort bien vu que nous étions redevenus des honnêtes gens.* »? — M. Le Goffic se monte le cou.

LE NAIN GRAS.

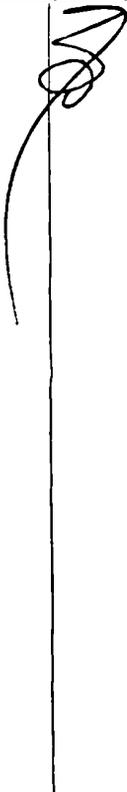
EXTRAIT DU RÈGLEMENT

« Le prêt est consenti pour un mois...

« Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 3 francs par livre et par jour de retard. »

---

128. I. 52  
19 and  
-1 DEC. 1959



Imprimerie CH. ROBERFROID  
144, rue Artan, Bruxelles  
Téléphone: 104.40

NUMÉRO DÉDIÉ A CHARLES DULAIT

# LES VISAGES DE LA VIE

REVUE LITTÉRAIRE

## Sommaire :

Charles Dulait est mort le trente août 1911.

Portrait (esquisse à la plume).

L'Enfant. . . . . T

J'entends encore des musiques. CHARLES MARGUERITE

In Memoriam C. D. . . . . CHRISTIAN BECK

Veille de Toussaint . . . . . GEORGES BUISSERET

Du soleil et des fleurs . . . . . LOUIS PIÉRARD

Discours de M. Maurice Wilmotte.

Lettre de M. Saint Georges de Bouhélier.

Six poèmes de Charles Dulait,  
précédés d'une notice par HENRI VANDEPUTTE

---

IMPRIMERIE BUSCHMANN, ANVERS

CE NUMÉRO : UN FRANC

## NOTES

Ce présent fascicule remplace le numéro de la revue, que CHARLES DULAIT avait préparé. Pour cette 14<sup>me</sup> livraison étaient réunis des proses et des vers de : JACQUES RIVIÈRE, CHARLES MARGUERITE, l'IMAGIER, EDMOND PILON, JEAN DOMINIQUE, GUY LAVAUD, JOHN ANTOINE NAU.

---

M<sup>me</sup> CHARLES DULAIT remercie les revues qui annoncèrent la mort de CHARLES DULAIT; ainsi que celles qui firent l'éloge du défunt poète et pamphlétaire.

---

*Secrétariat de la Revue : avenue Bel Air, 80,  
Uccle (Bruxelles).*

---

† CHARLES DULAIT  
EST MORT LE TREN  
TE AOUT 1911



CHARLES DULAIT 1884 † 1911





## L'ENFANT

« *A* l'âme puérile et profonde du poète Charles Marguerite, qui entoura d'amour l'éclosion de ce livre, le premier de l'auteur; en gage d'une affection intense, qui ne connaîtra pas d'autre terme que la mort, et afin que mente la conclusion de l'ouvrage, par l'exemple surhumain de deux êtres trouvant en eux-seuls, malgré les « autres », l'idéal complet qu'ils cherchaient;

à Marguerite....., sainte petite fille,  
Charles Dulait,  
petit garçon poète. »

O pauvre petit garçon, peu d'hommes connaîtront combien, à votre âge, on peut être un misérable petit garçon! Car, saurons-nous comment peindre le drame furieusement rapide, qui, depuis votre enfance infortunée jusqu'à votre mort, vous précipita vers la plénitude de la notion du Néant, devant quoi

vosre esprit se tordait ? Vous avez brûlé plusieurs vies en vous précipitant ; et au long de la route, des mains impies vous lestaient des grappes, — au parfum fallacieux, hélas ! — des saintes illusions. Cependant, votre foi n'était pas mise sur des bateaux chargés de grains ou dans la constitution chétive de quelque chef hiérarchique auquel on succède ; elle était dans les choses plus réelles, plus inépuisables, dans les problèmes de l'esprit et les mouvements de la beauté, qui font vivre et exulter le monde. Plusieurs furent autant que vous liés pour l'éternité à l'art ; mais peu furent si rapidement dépouillés...

Il semble qu'en votre corps, successivement, plusieurs esprits soient venus naître et mourir, ne laissant pas même de ruines, après le festin qu'ils firent de votre cerveau. Nul abri, non exploré, où vous eussiez pu trouver le plus maigre ombrage... Si, peut-être sous la couronne prodigue de l'arbre des Beautés... Tout ce que l'on lisait dans vos yeux admirables : un dernier feu d'amour pour la splendeur en vous.

Mais, voici la suprême surprise de votre personnalité inoubliable. Le travail forcené de votre esprit, émondant et simplifiant, vous avait fait rejoindre — ou retrouver, supposera-t-on, — la pureté de l'enfance ! C'est pourquoi vous étiez un être double : artiste,

fort surtout, puis enfant serein et sans défense, enfant dans la plus commune acception du mot.

De ce dualisme, confrères pour qui seuls je crois devoir écrire ces lignes, apparaissaient les signes en chaque geste de sa vie. Rappeler l'un, le plus étonnant geste, fera s'émouvoir ceux qui furent les plus durs à son cœur. Charles Dulait, qui était revenu du sombre voyage parmi les philosophes, navré et le pli le plus amer aux joues, cet homme dont l'intelligence avait percé tous les systèmes décevants, cet homme désirait être, comme un prince d'Égypte, enseveli avec une petite poupée... Ce petit objet, amulette occulte, veuillons le croire, auquel il avait donné une âme, âme paisible qu'il lui enviait sans doute, repose avec lui, là-bas ; — tous deux, ce jouet de bois peint, et lui, cet autre jouet, mais de quelles atroces mains !...

La même nostalgie le poussait à chérir les enfants. Aussi, bien l'apprécier, était aimer en lui un pauvre enfant fatigué. En effet, il jouissait d'un vrai bonheur, les soirs où il revenait d'une toujours écourtée promenade, chargé d'un nouveau trésor : quelques images d'Epinal. Nous les examinions avec lui. Il méprisait les méchants dessinateurs qui n'avaient pas compris l'esprit des enfants ; s'extasiait sans retenue, poussant des soupirs d'allé-

gresse sincère, quand ces images parlaient le pur et malin langage des petits. Nous étions trois à écouter ses commentaires éblouissants de verve puérile. Brusquement, nous sortions parfois avec lui de cette chaleureuse atmosphère, frappés d'une maladresse apparue à ses yeux d'homme de goût. De la fureur brillait dans ses beaux yeux, si l'erreur était causée par un trait de pédant.

Cette prédilection pour les images lui fit composer, — outre de nombreux dessins très gauches, mais fort caractéristiques, — un des ravissants contes que publia *Le Petit Bleu, Les Images*; ceux-ci sont de jolies pièces, dont la forme seule eût dû, selon lui, être polie et affinée.

Mille traits de la pureté naïve, qui formait la plus grande part de son caractère, me reviennent à la mémoire. Je veux montrer encore celui-ci. Dulait aimait les jeux qui n'entraînent aucun désordre; et il désirait les inventer lui-même. L'un d'eux, dont il s'amusa longtemps, était une simple feuille de papier portant le plan d'un vaste réseau de tramways imaginaire. Ceux qui connaissent le Nain Gras des *Visages* se représenteront aisément l'ironie qui avait siégé, comme une fée capricieuse, au baptême des lignes et des monuments, et même à la création des personnages mythiques. Il faut avoir assisté à ces

impossibles voyages, pour connaître le fond de douce et méprisante poésie, qui subsistait dans cette âme torturée.

Sentez-vous l'aridité de la route qu'il fallait qu'il eût parcourue, avant de se retrouver devant le petit jardin vert des enfants? Profonde désespérance, panique de tous les instants, indescriptible et long martyre! qui l'écrasèrent dans la solitude, — car il fut plus moralement isolé qu'aucun de nous. Et quand enfin, une main salvatrice l'arrêta sur la route qui mène au suicide, il était trop tard! — Trop tard, hélas! pauvre petite fille qui lui versa les seuls bonheurs qu'il connut.

Cette enfance trouvée n'était pas la sienne; l'âme qu'il insuffla à la poupée peinte, n'était pas la sienne. Nous le sûmes en l'écoutant, qui racontait l'histoire d'un pauvre être chétif, vrai type de celui que maudit la mère :

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable  
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,  
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,  
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés!

Car, quoique l'artiste juge qu'il est bon, depuis que le Romantisme meurt lentement, de prendre l'habit du dandy, ce parvenu de l'élégance, de ne plus honnir le bourgeois, ce pou de la terre, celui-ci n'en est pas moins et sera toujours et toujours l'ennemi sourd et

omniprésent. Que la gale le ronge, que la peste l'étouffe ! La société des bureaucrates prend de la fureur quand l'incapacité au service, ancrée dans l'artiste, lui prouve sa lâcheté et sa nullité flagrantes. Aussi à chaque fois que notre pauvre confrère revenait d'un coltage forcé avec cette plèbe basse et vile, il en revenait pantelant de douleur. C'est alors qu'il sentait ses dégoûts renaître, et qu'il parlait du pauvre être chétif, dont il désirait publier la biographie. Des pages et des pages ne suffiraient pas à vous écrire ces tristes histoires.

Peut-être les raconterons-nous... Ce constituerait un moyen de grandir cet esprit aristocratique, qui toujours choisissait les routes les plus resplendissantes, et les décors les plus harmonieux. Les dix dernières années de sa vie furent remplies de luttes accablantes pour introduire cette beauté décorative dans son entourage, pour créer de la beauté poétique, sans entamer la haute dignité de son âme. Ce n'est certes pas une bataille rare. Mais elle fut sur d'horribles champs, parmi des insectes monstrueux. Que son âme transpercée au milieu de la conquête repose en paix, et qu'elle vienne bientôt nous inspirer ses volontés.

Or, Charles Dulait était poète.

Oui, aristocrate et choisissant toujours les routes et les sites le plus délicatement fastueux.

Beaucoup de cahiers reposent dans les coffres qu'il vient d'abandonner, il n'y avait que des papiers anciens déjà, ou chauds encore de sa main, et, aussi, des livres envoyés par des amis. L'une des pages affirme, outre peu de rancune, qu'il comprenait jusqu'à quel point lui étaient un baume les bouffées de puérité, évoquées plus haut : « O ! années de mon enfance ! Je vais vers tout ce qui pleure et est rêveur ; parce que maladif, vers les petits enfants, en souvenir de mon enfance. J'étais meilleur que maintenant et tout enfant est plus porté à subir les grandes beautés. Je voudrais être toujours un petit enfant.

» C'est pourquoi, maintenant, je suis encore un enfant, mais je ne souffre plus de l'autorité, ni des hommes mauvais. J'ai griffes et ongles pour me défendre. Aucun homme ne peut plus m'intimider. Mais je suis un enfant au fond de moi ».

Non, il n'avait ni griffes, ni ongles, nulle arme. La noblesse n'est plus une arme, pas plus que le dégoût. L'argent seul a de l'autorité ; le petit garçon le savait, en qui le malheur avait mis la crainte de toute effusion, et qui écrivit encore : « La supériorité que j'ai sur toi, c'est que tu me dégoûterais de toutes



J'ai laissé, par amour, mes espérances fières.  
Aux humbles, à tous ceux qui sanglotent, j'ai  
[dit :  
Je donne tout, je suis à vous, je suis petit.  
Mais eux m'ont déchiré, dans l'ombre, à coups  
[de pierres.

Et pourtant j'ai dans l'âme un suprême trésor ;  
C'est en vain que mon cœur à toute porte  
[frappe :  
L'enfant à qui je donne avec effroi s'échappe,  
Je caresse la bête, et la bête me mord.

Pauvre petit enfant déchiré, plus qu'un long  
sanglot inapaisé !

Pauvre qui parfois songeait à la rédemption  
au terme inconnu.

Quoique je n'aie voulu vous offrir que la  
nuance de la face enfantine de son esprit, je  
vous donne encore ces paroles sur la mort, je  
finis en copiant ces lignes, cri dernier de  
l'homme qui fut toujours enfant devant la  
vie, cet *Hymne de celui qui meurt* :

Je ne veux pas de volets clos, cette chambre  
[obscur.  
Je veux qu'on me porte sur le gazon et  
qu'ainsi je meure.

Je ne veux pas qu'après ma mort vous  
portiez des vêtements de deuil,  
Mais que vous soyez habillée en blanc.

Voici le jour de ma mort, voici le jour de joie.  
Voici le jour de ma vie.

Voici le jour où je vais m'unir à mon Dieu,  
Où je vais me perdre dans le sens de la nature.

Il me semble qu'à présent seulement  
je vais faire une grande chose.

T.

## J'ENTENDS ENCORE DES MUSIQUES...

*J'entends encore des musiques dans l'air — mon pied sur le tapis marque leur rythme et leur cadence — je ne sais pas cependant si ces musiques sont détresse ou bonheur. — Les arbres balancent des feuilles fatiguées et je vois bien dans les jardins les fleurs se faner et tomber l'une après l'une — mais je ne sais plus si c'est le proche automne ou déjà l'hiver qui plus jamais ne finira. —*

*Mes pas, mes pas nombreux ont erré par les chemins d'antan — par le chemin aussi où l'autre fois tu m'as cueilli le chèvrefeuille nacré — le chèvrefeuille tout en parfum. — Mais je n'ai plus trouvé qu'un peu d'herbe foulée — et puis au bout du chemin il y avait un cimetière. —*

*Ceux qui ne savent pas disent qu'il est trop tard pour t'apporter des fleurs. — Vois-tu : il ne faut pas être fâché ni triste. Comment sentiraient-ils moins lourde la terre qui tombe sur des fleurs? — Il ne faut pas être fâché ni triste : ils ne peuvent savoir combien de gerbes hautes et graves nos bras ont dressées. — Ils ne savent pas ceux-là qui sont pauvres, combien de fleurs éternelles naîtront de nous. — Ils ne savent pas et ils pleurent. —*

*Ecoute — beaucoup d'ombres se meuvent autour de moi — elles me regardent avec des yeux que je ne connais pas — et tu n'es plus là pour me dire jusqu'où est vraiment bon le regard de ces yeux que je ne connais pas. — Elles me parlent, et je ne sais pas si leur voix m'apporte la vérité ou le mensonge — et tu n'es plus là pour me dire : « Cache-toi ! » — Mais j'essaie d'entendre la voix véritable, et je cherche dans tous ces yeux ceux-là seuls qui ne mentiront pas. —*

*Ecoute : tout le jour je suis bien sage  
— mais le soir est si lourd d'odeurs  
inconnues — et la nuit si lente à retrouver  
le jour! — Je m'endors parfois — et tou-  
jours sans pleurer — mais chaque matin  
me retrouve avant lui éveillé.*

*J'écouterai ta voix ; tu conduiras mes  
pas. — Serai-je assez grand pour être  
seul ?*

*Seul au milieu de la Tempête je veux  
nouer nos gerbes. — Je dresserai mon  
front sous les rafales. — Et que le vent  
du large vienne ! Sous son souffle de feu  
que tout se vivifie et renaisse.*

*Au sein profond de la terre les racines  
se cachent. — La terre immobile semble  
morte — puis un jour elle tressaille et  
s'ouvre : l'hymne nouveau jaillit ample,  
sonore, prodigieux...*

*Nos âmes retrouvées... fleurs nouvelles  
qui sont nées.*

CHARLES MARGUERITE.

## IN MEMORIAM

C. D.

**S**I le poète meurt jeune, ce n'est plus comme aux autres hommes la vie, mais l'immortalité, que nous voyons qui lui échappe. La ruine est plus grande, de qui tombe de haut. Et quels sommets dépassent ceux de la foudre et du millier des lys : jeunesse.

A la couronne de lierre par le Mantouan vouée au poète qui naît l'asphodèle aujourd'hui s'unit. La fleur tressaille dans le sombre feuillage. Tel le trépas insigne éclaire l'obs-cure vie.

Comme le violoncelle enfle de son creux le son de sa surface, ainsi le néant répercute et grossit la plainte universelle d'exister, — caisse de résonance supposée à l'impuissance de Dieu.

Car Dieu n'est pas omnipotent. Déjà Platon l'écrivait : « Il y a deux causes de tout ce qui existe : l'esprit, cause de tout ce qui se fait avec dessein ; la nécessité, cause de tout ce qui résulte forcément de la nature des corps.

De ces deux causes, l'une a pour essence le bien, elle s'appelle Dieu » (*Timée*). Vue métaphysique. C'est la grande conquête religieuse de notre temps, que d'avoir dégagé effectivement l'idée de Dieu de l'idée d'omnipotence. Réduite à son essence, la notion de Dieu installe enfin sa plénitude, comme les fleuves en resserrant leurs bords conquièrent leur torrent. Au fur et à mesure que l'idée de Dieu s'est vue délogée de ses positions successives dans l'histoire, elle s'est approchée davantage de sa nue identité. Blancheur de la beauté ! Seigneur, vous êtes à vous-même votre levain. Seigneur, c'est un vin dépouillé dont vos eucharisties nous abreuvent aujourd'hui. Vous êtes le fort sans défense, le joyau sans burg, le carrefour ouvert. Détruisons vos cosmogonies, parce que vous êtes aux violents. Dépouillons-nous de vos représentations, parce qu'il faut boire de l'eau vive gratuitement. Ils te possèdent mal, ceux qui te payent trente deniers.

Tant plus le sculpteur avec son ciseau enlève la pierre rude, tant plus on voit saillir la vivante figure. Comme les étoiles brillent lorsqu'autour d'elles tout est nuit, le poète dans la mort prend sa dernière signification. Elle abstrait de son image le monde qui est contre lui parce qu'il ne saurait être avec lui. Comme autour des étoiles l'auréole du vide, elle montre sa route sans pareille.

La vivante figure : ainsi Dulait m'apparait aujourd'hui. Tout lui est ôté. Il ne lui reste que son total. Il ne lui appartient que son martyre. « Ceci est bien à lui. »

L'homme étreignit le suprême bonheur. Il fut parfaitement aimé. Mais l'artiste jamais en aucune création ne put réaliser l'intuition de son être. Dans les mauvais jours, le calvaire quotidien de la misère l'en empêcha. Dans les bons, trop rares pour l'efficace absorption comme de la pluie par la terre, cette part de douleurs plus hautes sans lesquelles on ne conçoit pas plus le créateur que le pélican sans entrailles.

Il est de l'essence de l'être de ne manifester que son existence dans cela même qui la lui ôte. (C'est pourquoi sa connaissance n'appartient qu'aux vertus surnaturelles de la foi, de l'espérance et de la charité.) Aussi l'être se révèle-t-il par ce qu'il n'a pas comme par ce qu'il a, et la pitié s'égale à l'admiration comme l'ombre à la lumière. Cette pitié, ce n'est pas au poète que nous la vouerons. En un seul jour de sa vie il vécut davantage qu'en la sienne totale un vieillard plébiscitaire. Il y a plus d'écart entre le poète et l'homme ordinaire qu'entre l'homme ordinaire et le singe. Car ce sont moins les pas accomplis par les destinées, que leur orientation, qu'on voit

fomentent entre elles la distance. Et, si le désastre final s'équivaut, d'*homo sapiens* et d'*homo habens*, le premier ici sur son tombeau voit les cœurs fervents des jeunes hommes s'unir, chaîne verticale par leur propre crémaillère sur l'âtre essentiel pour l'eau montant au ciel, — comme le vent disperse, le feu change tout en lui-même, la terre supporte notre vie quotidienne, et le quatrième est l'élément de gloire.

L'amour est comme un grand oiseau qui vole incessamment vers le sein de l'être par les deux ailes de l'admiration et de la pitié. Il est pareil à l'ogive avec la double assumption de son arc. Dieu culmine au point où les deux jets opèrent, dans l'accolade enfin indiscernable, le comble de l'être.

A défaut du poète, c'est Dieu donc à qui va notre pitié. Pour se convaincre que Dieu n'est pas omnipotent, il suffit d'être entré dans un hôpital d'enfants incurables. Aucune des démonstrations des philosophes pour concilier l'omnipotence de Dieu avec l'existence du mal n'est exempte de paralogisme. Elles se bornent le plus souvent à monnayer, en une monnaie aussi lourde que celle par laquelle Lycurgue espérait empêcher les transactions, quelque un de ces axiomes dont, comme du chapeau du bateleur, on tire d'autant plus aisément tout

qu'ils ne contiennent rien. Laissons dans ces distributions les pauvres enrichir leurs pauvres.

Dans l'œuvre où la vie conquiert la personnalité, Dieu possède des collaborateurs nécessaires. Impersonnel bien que frangé de personnalisme, il poursuit son intégration en se communiquant aux êtres personnels mais frangés d'universalité dont procédera comme de lui la synthèse de ce qui est son essence et de ce qui n'est pas elle. Il est solidaire de tout ce qui existe. Nexus de toute force, il le devient de toute faiblesse, en se plongeant avec l'univers dans la déchirure du temps. Seule la notion que nous avons de ses liens et la pitié qu'elle nous inspire nous permettent de concilier notre amour pour lui et pour l'univers dont il est la fin avec le sentiment de l'injustice profonde impliquée par la mort du jeune homme dont la tombe se clôt ici.

L'âme est pareille à une voûte : sa clef résiste aisément aux coups du dehors, mais cède à l'ennemi intérieur. Celle de Charles Dulait entretenait une flamme immortelle et claire. La lumière était en lui. Ses amis savent aujourd'hui qu'il est dans la lumière.

CHRISTIAN BECK.

---

## VEILLE DE TOUSSAINT

**N**ous ne savons pas encore regarder les visages de ceux qui passent avec nous dans la vie. Nous croyons les connaître pour ces quelques traits qu'y creusent la lassitude d'être, la brûlure des passions, une maladie. Nous croyons avoir déchiffré une âme quand nous avons démêlé les jeux inextricables du sang et des nerfs sur une face.

Mais l'arrangement de cette face pour l'éternité, qui de nous en a cure, tant qu'elle vit, rit, sourit, grimace ? Un soir pourtant, elle sera là, sans plus bouger, marquée du sceau définitif. Et celle-ci ricanera de douleur, et celle-là se révoltera dans un pli de la lèvre découvrant une dent méchante, une canine qui reluit, et cette autre aura l'air d'écouter le silence intérieur avec une sérénité noble et grave dont, animée, nous ne l'eussions crue capable.

Or, tout homme, un mort qui fait encore des signes. Tout homme, un mort qui fait encore des signes.

Et lui, qui m'écrivit un jour, pensant sans

doute à d'autres choses, eh! oui, n'est-ce pas, pensant à d'autres choses, vous m'écrivîtes un jour ces mots : « A Georges Buisseret. Bien cordial souvenir d'un qui suit la même route que lui! »

Oh! oui, vous *deviez* penser à d'autres choses, il le fallait, il le faut, je vous dis.

Ce mot « souvenir » fait si drôle à mon âme ce soir...

Mais c'est que... Non, non. Vous pensiez à d'autres, à d'autres choses, tout comme moi je pensais à d'autres choses alors que je croyais regarder votre visage vivant.

*C'est une salutaire pensée que de prier pour les morts.* Mais il serait salutaire aussi de saluer en tout homme un mort qui fait encore des signes. Que nous les aimerions davantage! Cela tordrait, déchirerait notre cœur. Vous m'entendez, n'est-ce pas?

*Bien cordial souvenir d'un qui suit la même route que lui.* Je répète à voix basse. Tous les mots parlent. M'auriez-vous donc fait signe, ô mon très cher frère en Notre-Dame la Mort?

GEORGES BUISSETET.

*Dernier d'Octobre 1911.*

---

## DU SOLEIL ET DES FLEURS

**C'**ÉTAIT loin de la ville, de la ville où l'on n'est point libre, où l'on n'est point soi... C'était sur un plateau salubre, d'où l'œil commandait le damier des champs et des prés desséchés, de lentes inflexions de terrain, un jeu de lignes harmonieux et pur. Sous le ciel matinal, gris de chaleur déjà, la lumière vibrait fébrilement au-dessus des éteules et des tuiles rouges. En un autre jour, peut-être, nous eussions souffert de « la flamme implacable » où s'absorbent sans fin toutes les volontés annihilées. Mais nous pensions que lui, l'ami cher que nous menions au pays de l'Éternel Repos, de l'éternelle quiétude, eût aimé encore ce soleil digne des paysages provençaux de Van Gogh, ce soleil et son ardeur qui dévore, dont on s'exalte jusqu'à en mourir. Ardeur à vivre et à penser, ferveur : ainsi se résumait pour nous la personnalité du fier jeune homme que nous pleurons, qui a vécu dans son rêve, impénétrable, dédaigneux, intransigeant, loin de la vie quotidienne et de l'omniprésent « pays du mufle ». Et certain

poème d'Edgar Allan Poë s'évoquait confusément dans notre esprit :

Oh! si ma jeune vie pouvait être un rêve  
 Mon esprit ne pas s'éveiller jusqu'à ce que [durable,  
 d'une Eternité lui apporte le lendemain! [le rayon  
 Oui! quoique ce long rêve soit de douleur [sans espérance,  
 il vaudrait mieux que la froide réalité  
 de la vie éveillée, pour celui dont le cœur [doit être  
 et a toujours été, sur la terre charmante,  
 un chaos de passion profonde, dès sa naissance.  
 ... Car je me suis réjoui, quand le soleil brillait  
 dans le ciel estival, dans les rêves de la [lumière vivante  
 et de la beauté, j'ai laissé mon cœur même  
 dans les régions de mon imagination, loin  
 de mon propre foyer, avec des êtres qui ont  
 par ma propre pensée... [été créés

\*  
 \* \*

Et nous allions silencieux, par d'étroits chemins campagnards. Nous étions dix ou quinze, disséminés dans cette foule de quarante ou cinquante personnes, à l'avoir connu, à l'avoir compris. Les autres, petits bourgeois

prosaïques, employés méticuleux accomplissaient avec la plus sereine indifférence un devoir de banale civilité. En nous, vibraient encore l'écho des justes paroles qu'avait prononcé, à la mortuaire, un aîné toujours attentif aux efforts des jeunes. Puis ce fut la courte halte dans une pauvre église de hameau, l'office des morts bref et recueilli, auquel présidait un vieux prêtre tout tremblant. Puis le cimetière, la cruauté d'un formalisme administratif qui ne voulait point pardonner une erreur, un oubli : le corbillard dut repasser la grille d'entrée, pour pénétrer ensuite à nouveau dans le cimetière et s'arrêter enfin devant un caveau provisoire ! Cependant que la foule des étrangers s'écoulait rapidement, nous demeurâmes, à contempler, émus, la sereine douleur d'une belle jeune femme, agenouillée devant le cercueil et qui lentement le parsemait de fleurs. Celle qui vivait à ses côtés et qui fut sa sœur en esprit...

\*  
\* \*

A présent, dans le silence et la fraîcheur de la chambre de travail, je relis des vers, un dialogue, des échos batailleurs de Charles Dulait. Et voici que je retrouve dans un coin de la bibliothèque une humble brochure, imprimée en rouge sur papier jaune. C'est une lettre au roi Léopold II, qu'écrivit le

poète en 1905, au milieu du délire patriotard des fêtes célébrant le soixante-quinzième anniversaire de l'Indépendance belge. J'en savoure ce passage frémissant :

« Mais la Poésie a trouvé dans votre pays, Sire, des délices que la Grèce même lui avait refusées et que plus jamais elle ne retrouvera dans aucune contrée du monde ! Votre sollicitude éloigna d'autour de nous tous les parasites qui auraient pu nous distraire de la silencieuse besogne d'art, avec autant de soins qu'une mère en mettrait à chasser les mouches du berceau de son dernier-né de peur que la piqure de l'une d'elles n'éveille l'enfant. Vous nous avez libérés du joug de la popularité ; vous nous avez délivrés des promiscuités officielles ; vous nous avez préservés des coudoievements équivoques. O, Sire ! vous nous avez vaccinés contre la cupidité et l'appétence de décorations, en nous convaincant que toutes nos espérances à cet égard seraient vaines. Et notre isolement heureux fut si grand, que si l'Alceste de Molière avait vécu deux siècles plus tard, il n'aurait pas cherché la solitude dans un désert : il se serait fait poète à Bruxelles. »

Toute la fierté du poète est là.

LOUIS PIÉRARD.

## DISCOURS

DE

**M. MAURICE WILMOTTE**

*Mesdames, Messieurs,*

**A**VANT de prononcer ces quelques mots, qui viennent du cœur, permettez-moi une déclaration. Dans des circonstances aussi douloureuses que celle-ci, il est de règle que l'on prenne la parole soit au nom des collègues ou des confrères du défunt, soit au nom de ses amis. Il y a là, dans une bouche individuelle, un hommage collectif.

Je dois à la vérité de déclarer que je n'ai reçu aucune délégation. J'accomplis simplement, tranquillement, un devoir, un devoir d'ainé.

Je veux vous rappeler tout d'abord la façon dont je connus Charles Dulait. C'était au milieu d'une ardente polémique littéraire. Les écrivains belges étaient rangés en deux camps, les uns partisans d'une organisation et d'une

reconnaissance officielles, d'une académie des lettres belges, les autres défendant la liberté de leur plume avec non moins d'énergie.

Je lus dans *En Art* un article que Charles Dulait avait bien voulu m'envoyer. Je lui écrivis, j'admire son courage de jeune, ardent, intrépide, intransigeant. Il s'y exprimait sans ménagements, avec une cinglante vérité pour ceux qui étaient acquis aux servitudes gouvernementales.

Il vint me voir, et je l'estimai tout de suite. Nous causâmes longuement. Vous savez ce que sont ces conversations entre amis des lettres; les barrières de l'âge, de l'humeur y fléchissent promptement sous l'afflux des idées échangées dans le plus agréable désordre. Si je ne pus, comme ceux de son âge, apprécier toutes les qualités du cœur de Dulait, celles de son esprit s'imposèrent à mon attention.

La première, c'était ce sentiment hautain et irréductible de la liberté de l'artiste, responsable devant sa seule conscience et indifférent aux jugements, aux concessions, aux compromissions qu'implique tout compagnonnage professionnel lorsqu'il est réglementé. Son isolement était la moitié de sa foi; il en souffrit, certes, et il est des convenances bourgeoises qu'il offensa gravement dans la conduite de sa pensée et l'arrangement de sa vie; il n'en est que plus digne à nos yeux.

Puis il est une autre qualité de l'esprit qu'il posséda au suprême degré. C'est l'attachement respectueux à sa culture intellectuelle; il aimait profondément la culture française, pour ce dont il lui était redevable. C'est la France qui lui avait appris à lire, à écrire; il n'entendait point l'oublier, la payer d'ingratitude. Il haussait les épaules devant le nationalisme qui a sévi chez nous et a été exclusif des réalités de l'histoire.

Et de là procède un autre titre qu'il eut à notre admiration respectueuse, c'est, dans un pays où le mercantilisme n'épargne aucune forme de l'activité sociale, le haut sentiment de son art; c'est cette nature aristocratique qui le rendit intraitable, lorsqu'il aurait pu comme tant d'autres battre monnaie de son très réel talent. Il y a dans cette dépouille couchée devant nous, une leçon et un exemple. J'ai voulu dégager l'une, proposer l'autre à vos méditations. En le faisant j'ai cru accomplir un strict devoir envers celui qui n'est plus.

---

## LETTRE

*Veules-les-Roses.*

*Madame,*

**Q**UELLE chose affreusement triste ! Ce Charles Dulait, si original esprit, si courageux, si entreprenant ! Je n'avais guère fait que l'entrevoir, vous le savez, Madame, mais ma très vive sympathie lui était acquise. Je me le rappelle : très grand, comme aminci, avec des yeux extraordinaires, d'une lucidité, d'un éclat presque blessants... Et avec cela, on le sentait plein d'âme, plein de songe. Il y avait du mystère sur lui, il marchait comme un jeune homme élu... J'aimais son goût noble des belles aventures, son talent si délicat et si hardi en même temps. Il avait tous les dons rares ; tous les beaux désirs il les possédait... Que n'a-t-il eu le temps de nous donner tout ce qu'il promettait... Ce qu'il nous laisse assure, du moins, et son

souvenir parmi nous et le regret que nous avons d'une telle perte... Je vous prie de croire, Madame, que je prends à votre chagrin si abominable la part la plus sincère. Je mets à vos pieds mes hommages dévoués.

SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER.

---



DES POÈMES DE CHARLES DULAIT  
PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE PAR  
HENRI VANDEPUTTE



---

## NOTICE

C'est une grande misère que Charles Dulait soit mort si jeune! Nous pleurons l'ami franc et sûr. Mais sa disparition est une perte cruelle, aussi, pour ceux qui ne connaissaient que ses écrits et pour ceux-là mêmes qui ne le liront jamais. Car l'art a besoin d'être défendu — contre les gens bornés et les paresseux comme contre les marchands du Temple — et Dulait était un de ses rares défenseurs à la fois intelligents, honnêtes et fidèles.

Il est des écrivains qui fabriquent, pour vivre, un roman chaque année, et quelquefois, par hasard, leur œuvre est bonne. Il en est d'autres qui passent leurs journées dans un bureau, dans une boutique ou à la Bourse; qui sont prêtre, officier de marine, acteur, que sais-je? consul de France chez les Chinois, trafiquant en Abyssinie, voire inspecteur-des-étalages d'un quartier de Paris; et qui, non par hasard, mais par surcroît, nous donnent des chefs-d'œuvre, parce que telle fut leur volonté passionnée pendant des années, parce que tel est leur fruit. Mais combien peu, parmi ceux qui considèrent l'art comme la plus haute raison d'être, veillent sur l'art, jalousement et avec pureté — lévites fervents et immaculés — à tous les instants de leur existence? Combien d'hommes avez-vous connu ayant la Foi de Charles Dulait?

Je ne cherche pas à faire un éloge pompeux de notre ami; je reconnais tout simplement son plus grand mérite

qui fut de vivre, utilement, pour les Lettres et de ne vivre que pour elles. Il n'était point robuste et son enfance fut douloureuse. Bienfait des Dieux : il sentit, dès le premier moment de conscience, sa fragilité; et il n'est point de sagesse possible pour celui qui n'aperçoit pas tout le temps l'inévitable Mort à son côté. Elle seule fait comprendre la Vie et que, si Tout est admirable parce que Tout est éternel, l'Homme n'est émouvant et digne d'amour que parce qu'il périra très prochainement.

Or, c'est de la même façon, très certainement, qu'il découvrit l'art, qu'il s'attacha à lui. « Nous passons, l'art demeure. » Lui seul est donc digne de l'effort de toute une vie.

Dulait eut quelques joies : il connut et aima l'amour, s'il dédaignait la plupart des plaisirs qui nous satisfont un instant ou une heure... Mais on peut dire, avec exactitude, qu'il voua à la Littérature toute son âme, ses sens et son argent, et même — du consentement délicieux de sa femme — jusqu'à son amour. Et cela serait admirable si, pour lui, cela n'avait été tout naturel, comme, pour une femme, de porter, allaiter, aimer et protéger son enfant.

Assurément, cette vocation ne lui fut pas révélée d'une façon extraordinaire, et sa vie eut l'aspect de la plus banale. Virgile ne s'en vint point des Champs-Élysées l'entretenir, quand il avait seize ans, de sa destination. Tout se passa fort simplement, dans une famille bourgeoise, dans une très grande ville de province qu'on nomme Bruxelles, parmi des amis ni meilleurs ni pires que vous et moi. Un tout jeune homme lit des choses, rêve d'écrire; puis écrit, publie, critique, attaque et se défend; il aime, il se marie, il connaît des bonheurs, il souffre; il meurt quand il a encore un visage d'enfant.. Oui, voilà l'histoire de Charles Dulait.. Mais ce qui est étonnant c'est que cet enfant, guidé par personne, fit immédiatement un choix parfaitement judicieux parmi

ses lectures, admira (et n'admira que) ce qui était original, délicat et beau, et se fit, avec joie allègre, perspicacité, bravoure, ténacité, le défenseur des seules œuvres qu'il croyait belles, des thèses qu'il avait raison de croire seules justes. Ce qui est presque angélique c'est que, sans guère d'encouragements, sans aucun profit, malgré l'isolement et la gêne, il persista, avec une si sincère joie fière, durant tout ce qui fut sa vie, à n'être qu'un poète...

D'autres, comme lui, ont juré, adolescents, de ne vivre que pour leurs poèmes — et ont tenu leur serment.. Mais, alors qu'ils goûtaient, stoïquement, de la vache enragée, ils se disaient que, un jour, leur héroïsme serait récompensé.. Pas un novateur, en effet, qui ne finisse par trouver son public, son éditeur, sa gloire, les banquets compensant ses jeûnes. Pas un bohème pour qui ne s'ouvre, tôt ou tard, le paradis des bourgeois. Mais Dulait ne pouvait être récompensé que par le paradis des poètes — qui est l'admiration de quelques-uns — lui qui refusait d'avance tout autre prix.

L'écrivain belge est aujourd'hui, sous le règne d'Albert 1<sup>er</sup>, aussi respecté, aussi décoré, que le peintre, le sculpteur, le banquier. Il peut espérer lecteurs, honneurs, sinécures, à la condition qu'il fasse partie de la grande fanfare loyaliste qu'est la Littérature Nationale. Mais, dès l'instant où le Pouvoir et Monsieur Tout-le-monde commencent à nous faire risette, nous sommes bien près d'écrire pour eux, c'est-à-dire sans originalité offensante, sans sortir d'une aimable médiocrité, donc mal. — Charles Dulait, non seulement refusa de se laisser enrégimenter, mais prévint le tort que la faveur royale, que l'amitié publique allaient faire aux gens de lettres de son pays et, dans une « Lettre ouverte au roi Léopold » (lequel ne connaissait du français que ces mots : autorité, caoutchouc, jemenfichisme, architecture, galette) supplia ce monarque-homme d'affaires de

s'entêter dans son ignorance de toute littérature commise par ses sujets.

Les mots « littérature belge d'expression française » n'eurent d'ailleurs jamais, pour Dulait comme pour nous-même, aucun sens. Il n'existe qu'une prose française, qu'on l'écrive — proprement — à Bruxelles, à Fou Tchéou ou à Paris. Chose évidente, mais qu'un écrivain belge qui veut être prophète en son pays ne doit pas écrire.. Et Charles Dulait publia « En Art », les « Visages de la Vie », pour le proclamer, le prouver, le répéter, inlassablement, finement, insolemment et bravement.

S'il avait vécu jusqu'à 90 ans, il eût certes réalisé une œuvre et porté de cinquante à cinq mille le nombre de ses lecteurs, mais il ne se fût pas imposé à la sympathie d'un peuple en train de devenir le plus nationaliste du monde.

Et il ne s'en serait jamais plaint. Une trouvaille littéraire, une réalisation, l'estime d'un homme de goût étaient — vraiment — ses seules ambitions.

J'ai insisté surtout, dans ces courtes notes, sur la probité et la qualité des intentions de Dulait, de ses admirations, de ses œuvres de polémiste. C'est parce que, s'il était le plus doué des poètes de sa génération, il n'eut pas le temps, poète, de se réaliser. Parmi les dernières de ses œuvres en vers sont les meilleures, j'ai presque envie de dire les seules bonnes qu'il ait produites. Si sa santé s'était rétablie, s'il avait vécu deux ans de plus, il nous aurait étonnés et ravis, l'auteur, inquiet et inquiétant, de « J'ai peur de mourir », de « Sur le chemin », de quelques poèmes en prose inédits. L'accent de ces plaintes-là ne trompe pas. Il est pur, il est poignant ; il est de Charles Dulait et de personne d'autre ; et il annonce une œuvre.

Pauvre cher Dulait ! Pour moi qui n'aime rien tant qu'un beau poème, j'enrage et je pleure surtout de vous

avoir vu frappé par le Sort à l'heure où il apparaissait certain que vous alliez nous donner, avec aisance, non pas un, mais vingt ou cent beaux poèmes nouveaux, — vos fruits après vos fleurs. Mon amer regret me fait presque oublier tout ce que vous avez accompli en prose — en si bonne, claire, fine, vivante prose. Las ! nos polémiques n'ont qu'un temps et seules les œuvres demeurent. Or, votre petit roman — « Les Autres » — plein de grâce et de talent, était, à mon sens, un peu fort byzantin.

Je pleure votre droiture, votre intelligence et les grandes espérances que nous avons, légitimement, fondées sur vous. Il y avait longtemps que vous aviez trouvé l'art, mais vous veniez à peine de découvrir en vous l'artiste. Et voilà que la Mort vous frappe dans votre épanouissement !

Quel crétin de Patagonie, ou de la rue Montagne-aux-herbes-potagères, devant l'horreur de ceci, osera encore préférer le mot Providence ?

Vous aviez l'air d'un enfant, a-t-on écrit.. Oui. — Mince, élancé, les yeux clairs et craintifs à la fois, l'air toujours enthousiaste, et faible autant qu'audacieux.. Mais le pli de votre lèvres était bien amer, presque sarcastique. Vous compreniez les hommes, sans les aimer. Vous n'aimiez que votre art, en somme. Et parce que vous étiez couvaincu et sans pose, je vous estimais pour cela, en vous prêchant le contraire. Je reconnaissais là votre destinée. Vous n'étiez fait ni pour les aventures lointaines où l'on use de n'importe quelle arme pour défendre sa peau, ni pour le corps-à-corps sournois, le continuel coup de poing dans le noir, de l'aimable vie contemporaine ; mais vous tiriez au fleuret comme pas un, pour les connaisseurs, par amour de l'art.

On écrira un jour, dans l'Histoire des Lettres Françaises : « Charles Dulait naquit à Bruxelles, et y mourut à 27 ans. Rédigea presque seul, avec talent, deux revues

averties, généreuses et charmantes : « En Art » et « Les Visages de la Vie », qu'il avait fondées ». Il était de notre devoir, Ami, de célébrer ici, en outre, celui qu'on oubliera — hélas — dans les manuels : l'honnête homme utile et admirable, né poète, que nous avons aimé.

HENRI VANDEPUTTE.

---

## PRIÈRE

POUR PAUL CLAUDEL

*Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien :  
Notre pain fait de tout ce que le faible craint.*

*Le bonheur de la nuit, pour que plus d'astres  
[brillent.*

*Le bonheur de la soif, afin que soit bénie  
L'eau simple dont ne veut celui qui a le vin.*

*Le bonheur du dédale, afin que le chemin  
Où s'égare à présent, tout à l'heure se trouve.*

*Le bonheur de l'amour, qui plus qu'un autre  
[éprouve.*

*Le bonheur de la mort, si tu le veux, Seigneur,  
Pour qu'après nous quelqu'un naisse qui soit  
[meilleur.*

*Et donne-nous surtout, puisque pourtant la vie  
Est encore le lot que ta grâce infinie  
Me donne, ô donne-nous le bonheur de la faim,  
Pour que nous connaissions, Seigneur, le prix du  
[pain.*

---

## AUJOURD'HUI

*Lorsque je suis venu dormir sur cette plage  
Que le soleil dorait moins que l'illusion  
De mon cœur débordant comme la mer sauvage,  
Je ne t'ai pas connue, ô pauvre vision  
D'une mer aussi calme et d'un cœur aussi sage.*

*Tels qu'avant de se clore, ils avaient vu, mes yeux,  
Les vaisseaux s'en aller sur une onde démente,  
Tel mon rêve d'alors voit sur un cœur houleux  
Mes vaisseaux emporter le marin fou qui chante,  
O danse, ô neuve vague, ô vain dépit des cieux!*

*Mais ma course n'a pas dépassé l'horizon,  
D'où je vois aujourd'hui des barques qui reviennent,  
Sur la mer calme, où les dirige la raison,  
Et qui, pour n'avoir pas eu mes ferveurs anciennes,  
Rentrent sans avarie et lourdes de poisson.*

*Je disperse à présent d'une tranquille main  
Le sable humide encore où la haute marée  
Dans le creux d'une conque, illusoire et lointain  
M'a laissé quel sanglot de la mer éplorée  
Où rêvent, éternels, son orgueil — et le mien.*

---

---

**LE GEL PIÉTINÉ**

*La terre est blanche et dure, la terre  
Où mes pleurs t'attendirent naguère  
Durant le temps de tant d'antans,  
De vains étés, d'inutiles printemps,  
La terre à présent.*

*Ce soir entends-tu là-bas  
Mes pas,  
Les pas froids que je frappe et refrappe  
Sur le gel du sol sec qui craque?*

*Les pleurs qui sont tombés sur la terre autrefois,  
Durant les mois d'hivers, les mois d'étés, les mois,  
— O longs et misérables! —  
De ton absence interminable,  
Cette nuit-ci les a glacés, ces pleurs,  
Et la terre où pleuvait la douleur,  
La voici, blanche et dure qui craque  
Sous les pas que je frappe!*

*Ce soir entends-tu là-bas  
Mes pas?*

---

## TES BAGUES A MES DOIGTS

*Tes bagues, je les ai, de tes doigts, une à une,  
Dévotement ôtées ;  
De mes doigts aimés, les tendresses une à une,  
A caresser tes doigts, les ont ôtées,  
Dévotement, tes bagues, une à une.*

*Tes bagues, c'est ta lointaine pensée,  
La plus lointaine, et la meilleure, de fiancée,  
Toute en blancheur et en silence, au bord d'une eau  
Où se noie Ophélie entre les roseaux.*

*Chaque bague c'était un moment de ton cœur ;  
Et chacune savait quelle affre ou quelle joie  
Avait fixé son or à quelqu'un de tes doigts ;  
Or, ils les ont, mes doigts, dévotement ôtées,  
Une à une, tes bagues, et leurs pensées.*

*Tes lointaines et plus chères pensées,  
Ma tendresse une à une te les a enlevées,  
Et voici maintenant à mes doigts,  
Toutes tes bagues, tes affres et tes joies.*

---

---

## L'ÉTÉ NOUVEAU

*Les soleils reparus et les champs retrouvés,  
Vois : c'est le même espace et c'est la même course,  
Plus rapide, au contraire, et nous, plus acharnés !*

*Puis au soir paraîtront cette même Grande Ourse,  
Et le signe secret des quatre étoiles d'or,  
Amour transfiguré comme sur un Thabor.*

*Va ! qu'importent les jours où nos larmes versées  
S'attristaient de la pluie, et de l'ombre, et du vent,  
Puisque la claire aurore, en de claires rosées,*

*Dans les champs reconnus et le soleil levant,  
Les a transfigurées !*

---

---

## LES MUGUETS

*Je chante la joie et ton cœur  
Dans de transparentes pensées  
Où l'air danse, ô la mort et ma peur  
Au rayon d'or lancées !*

*La mort est poussière dorée ;  
Et ma peur, le soleil l'a prise.*

*Je chante ton cœur si nouveau,  
Comme la saison, comme moi ;  
Je chante notre amour ; ô gloire, nos travaux ;  
Ton cœur et la joie.*

*Les muguetts et l'arbre à cerises  
Blanchiront la saison aimée.*

*Dans le cœur transparent, ton cœur vrai,  
Je regarde — et vois-je en moi-même —  
S'éveiller la candeur prochaine  
Et neuve des naissants muguetts ?*

*La future joie enfermée  
Au cœur des feuilles enroulées :  
Je chante la joie en mon cœur !*

---

# **Les AUTRES,** PAR Charles DULAIT

petit volume de luxe à tirage restreint.

Édition HORS COMMERCE.

Quelques exemplaires sont mis en vente au prix de 4 francs.

*En souscription :*

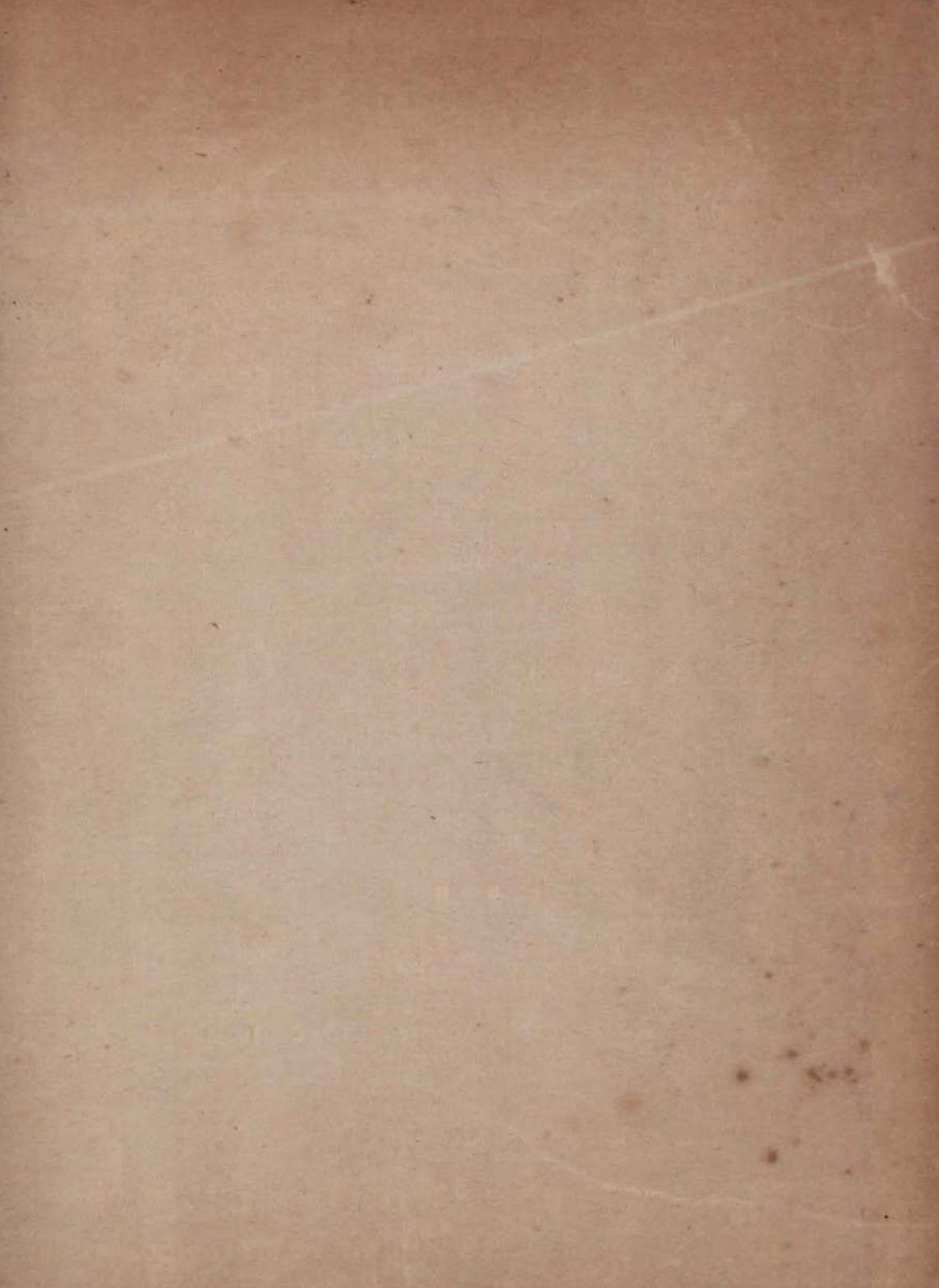
## **Reliquiæ** DE Charles DULAIT

volume réunissant des vers, des poèmes  
en prose, des dialogues et du théâtre.

**PRIX : 3 francs.**

Les souscriptions sont reçues dès maintenant au Secrétariat  
des *Visages de la Vie*.





## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.